

le phare

journal n° 30

centre culturel suisse • paris



SEPTEMBRE - DÉCEMBRE 2018

EXPOSITIONS • ALEXANDRA BACHZETSIS • SHIRIN YOUSEFI • GINA PROENZA / THÉÂTRE • AUDREY CAVELIUS
• NASTASSJA TANNER / DANSE • MARIE-CAROLINE HOMINAL / MARKUS ÖHRN / PERFORMANCE • SOPHIE JUNG / MUSIQUE
• MARIO BATKOVIC • BILLIE BIRD • DUCK DUCK GREY DUCK • SUDDEN INFANT • MASSICOT • LA TÈNE • ANTOINE CHESSEX
• NINA GARCIA • FRANCISCO MEIRINO / ARCHITECTURE • SVIZZERA 240 / GRAPHISME • HUBERTUS DESIGN • JOCELYNE FRACHEBOUD
LITTÉRATURE • FABIENNE RADI • CHRISTOPHE REY • MATTHIEU MÉGEVAND / CINÉMA • HYLÉTIQUE / HELVÉTIQUE / CINÉMATIQUE
ÉVÉNEMENTS • GLENN PHILLIPS SUR HARALD SZEEMANN • FURK'ART / GRAND ENTRETEN • STEFAN KAEGI ET RICHARD FRACKOWIAK
NUIT BLANCHE • FLORENCE JUNG / PORTRAIT • PHILIPPE BISCHOF / INSERT D'ARTISTE • GERDA STEINER & JÖRG LENZLINGER



A*

*Aargauer Kunsthaus

Aargauerplatz CH–5001 Aarau
Ma – Di 10h–17h Je 10h–20h
www.aargauerkunsthaus.ch/fr

1.9.2018 – 2.1.2019 Surréalisme Suisse

Jean Viollier, *L'épouvantail charmeur III*, 1928
Association des Amis du Petit Palais, Genève/
Studio Monique Bernaz, Genève © 2018, ProLitteris, Zurich
Photo: Patrick Goetelen, Genève

Sommaire

4 / • EXPOSITIONS

**L'exposition comme extension
du spectacle vivant**

Alexandra Bachzetsis

8 / **Un cheminement sensible** Shirin Yousefi

9 / **Délier les langues** Gina Proenza

10 / • GRAPHISME

Graphisme citoyen Hubertus Design

11 / • ÉVÉNEMENT ART • EXPOSITION

Szeemann aujourd'hui

Tradition d'excellence

Les plus beaux livres suisses

12 / • ARCHITECTURE

Revisiter l'appartement témoin Svizzera 240

13 / • GRAPHISME

Un graphisme du sensible

Jocelyne Fracheboud

14 / • CINÉMA • NUIT BLANCHE

Poétique du déchet

Hylétique/Helvétique/Cinématique

3287A Florence Jung

15 / • LITTÉRATURE

La mort annoncée du premier degré

Fabienne Radi et Christophe Rey

Un itinéraire spirituel bousculé

Matthieu Mégevand

16 / • PERFORMANCE

Quand la logorrhée devient art Sophie Jung

17 / • THÉÂTRE

Boudry – Ouled – Boudry Nastassja Tanner

18 / • DANSE

Je est un autre ou la transcendance de

l'auteur.e Marie-Caroline Hominal/Markus Öhrn

20 – 21 / • MUSIQUE

Accordéon ardent Mario Batkovic

Drôles de volatiles propulsés sur orbite

Duck Duck Grey Duck et Billie Bird

22 / • ÉVÉNEMENT THÉÂTRE

L'au-delà préparé Stefan Kaegi

23 / • INSERT

Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

27 / • ÉVÉNEMENTS ART

L'aventure Furk'art

Images sonores Matthias Bruggmann

28 / • THÉÂTRE

Artiste proluxe et à fleur de peau

Audrey Cavelius

30 / • MUSIQUE

Dans les franges de la création sonore

cave12

32 / • PORTRAIT

La culture, un carnet de route

Philippe Bischof

34 / • RÉTROSPECTIVE 2009-2018

Publications CCS, Podcasts, site pprocess.ch

40 / • LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expositions / Scènes

42 / • MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

47 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: Alexandra Bachzetsis, *An Ideal for Living*,
2018. © Blommers & Schumm

So Phare

Il y a dix ans, au début de notre mandat de direction, Jean-Paul Felley et moi-même créons ce journal avec l'objectif d'accompagner la programmation du Centre culturel suisse par des textes et des images, et de mettre en valeur la culture contemporaine suisse de manière plus large. Cette expérience éditoriale riche et passionnante prend fin avec ce numéro.

En quelques chiffres, *le Phare*, c'est 30 numéros, 478 articles sur la programmation du CCS, 29 portraits de personnalités des scènes culturelles suisses, 22 inserts réalisés par des artistes, 410 notices sur des expositions, spectacles et concerts présentés en France par des artistes suisses, 820 notices sur des livres d'art, de graphisme, d'architecture, de littérature, des BD, CD ou DVD qui ont aussi été disponibles à la librairie du CCS.

En dix ans, 318000 exemplaires du *Phare* auront été diffusés, au CCS bien sûr, et dans une centaine de lieux à Paris et autant d'institutions en Suisse, ainsi que par distribution individuelle.

Au-delà de ces chiffres, de nombreux témoignages d'amateurs culturels nous sont souvent parvenus, exprimant le plaisir de lire les articles situant les projets présentés au CCS dans un contexte plus large, qui apprécient la possibilité d'avoir une bonne idée des activités du CCS même sans venir à Paris, ou qui relèvent que ce média permet d'avoir une vision pluridisciplinaire et pointue des arts en Suisse. Ces réactions, ajoutées aux multiples échos entendus lors des soirées et des vernissages, saluent le rôle de passeur culturel du *Phare*, parfaitement en phase avec la mission du Centre culturel suisse de mettre en valeur et de diffuser la culture contemporaine suisse à Paris, et, par ricochets, en France.

Mais *le Phare*, c'est avant tout une aventure humaine à la richesse de laquelle des femmes et des hommes ont contribué par leurs compétences et leur engagement au fil de chaque numéro. J'aimerais particulièrement remercier les trois chargés de production qui se sont succédé, Florence Gaillard, Sylvie Tanette et surtout, ces dernières années, Simon Letellier.

Un grand merci aussi à Jocelyne Fracheboud, qui a réalisé le graphisme du journal depuis ses débuts; aux quelque 140 auteurs, suisses ou français, réguliers ou ponctuels, qui ont rédigé des textes originaux; ainsi qu'aux annonceurs culturels et aux partenaires, qui, par leur visibilité et leur fidélité, ont aidé à rendre ce projet possible.

Ce dernier numéro du *Phare* est aussi l'occasion de mettre en valeur, par des pages spéciales, trois types de supports qui existent au-delà des expositions et des événements. D'une part les 24 publications éditées par ou avec le CCS entre 2009 et 2018, qui furent autant de belles collaborations avec les artistes et les graphistes. D'autre part le site www.pprocess.ch, dédié à *PerformanceProcess*, qui documente, entre autres, les projets des 74 artistes présentés dans les versions à Paris en 2015 et à Bâle en 2017–2018 de ce projet sur la performance suisse de 1960 à nos jours, constituant ainsi une des archives les plus significatives sur ce sujet. Enfin, les vidéos de conférences, de tables rondes ou autres rencontres dans les domaines de l'architecture, du graphisme, des arts visuels et des arts vivants, réalisées depuis 2011 et disponibles en podcast sur le site www.ccsparis.com, qui contient par ailleurs le répertoire de toutes les activités du CCS menées depuis 1985.

Cette dernière programmation du mandat, toujours pluridisciplinaire, est intense et audacieuse, avec l'exposition principale d'une artiste-chorégraphe, deux premières expositions institutionnelles, d'autres premières – pièces de théâtre, performances, film de danse –, une lecture ping-pong entre deux auteurs, un concert expérimental au contenu inconnu ou encore des collaborations musicales inédites. Elle est aussi multiculturelle, avec, selon les artistes et les projets, des rebonds vers des références grecque, iranienne, colombienne, américaine, suédoise, syrienne, bosniaque ou française. Elle propose aussi des soirées où on prend du recul, vers les archives d'un curateur célèbre, vers une expérience artistique mythique dans les Alpes, vers la pratique d'un metteur en scène documentaire ou celle d'un photographe du réel, ou encore vers une approche du cinéma expérimental.

Dans cette période de transition, je tiens à remercier chaleureusement tou.te.s les collaborateur.trice.s du CCS, toujours très engagé.e.s pour accueillir les artistes et leurs projets dans les meilleures conditions, et pour faire fonctionner au mieux cette institution très spécifique. Je termine le mandat de direction fin septembre, réalise la programmation jusqu'en décembre et l'accompagnerai durant cette période. Dès début octobre, Jean-Marc Diébold prendra la direction du CCS. Au nom de toute l'équipe du CCS, je lui souhaite une chaleureuse bienvenue et de magnifiques inspirations pour le programme qu'il mettra en œuvre dès janvier 2019, en compagnie de la curatrice Claire Hoffmann. Pour cette nouvelle ère, bon vent à eux et aussi à vous, public pluriel, attentif et curieux, que nous avons eu le grand plaisir de côtoyer.

—— Olivier Kaeser

L'exposition comme extension du spectacle vivant

L'exposition *An Ideal for Living* fait partie d'une recherche qu'Alexandra Bachzetsis mène sur les corps dans le temps, qui comporte aussi un livre d'artiste conçu pour l'exposition, ainsi qu'une pièce chorégraphique, *Escape Act*, dont une version spéciale pour le CCS est présentée durant le vernissage. — Entretien avec l'artiste par Olivier Kaeser

• EXPOSITION

08.09 – 09.12.18

Alexandra Bachzetsis
An Ideal for Living

Une version « performance » de *Escape Act*, spécialement conçue pour le CCS, est présentée durant le vernissage, le 07.09 dès 18h, avec Alexandra Bachzetsis, Sotiris Vasiliou et Owen Ridley-DeMonick.

La pièce chorégraphique *Escape Act* sera présentée au Centre Pompidou en février 2019.

Visite de l'exposition samedi 8 septembre à 15h dans le cadre du festival Les Traversées du Marais.

Publication



Alexandra Bachzetsis, *An Ideal for Living*, livre d'artiste; texte et poème de Paul B. Preciado; photographies Blommers & Schumm; graphisme Julia Born; 60 p. + insert en leporello, 20 x 29 cm; éd. CCS

■ • CCS / Tu es chorégraphe, danseuse, performeuse et artiste visuelle. Quel rôle joue le corps humain dans l'exercice de ton art ?

• Alexandra Bachzetsis / Mon matériau est autant le corps, considéré dans toute sa réalité physique, que le souvenir du corps et ses représentations dans les différentes cultures et à travers l'histoire. J'utilise mon corps et celui d'autres personnes comme un moyen de communication. C'est un intense lieu de transformation et d'expérience. La nature troublante du corps humain m'intéresse, ses passages multiples à travers les rôles de genre, les différents âges, et la manifestation banale de chaque moment singulier dans le temps à travers la présence que l'on s'est appropriée.

• CCS / Tu t'es toujours passionnée pour la culture populaire. Peux-tu expliquer quel regard tu portes sur elle et comment tu l'utilises dans tes projets artistiques ?

• AB / La culture populaire nous environne, nous pénètre par son imagerie, nous offre un abri et nous permet d'échapper à notre réalité. Elle est au mieux évocatrice et séduisante, au pire manipulatrice. Elle est puissante du fait qu'elle émane de la rue, de gens qui fêtent leur état d'esprit et leur corps depuis des générations. C'est une forme d'art partagée, pratiquée, ouverte à tous ceux qui s'y intéressent. Elle n'exclut personne, elle vous invite à en faire partie. Dans mon œuvre, les emprunts à la culture populaire expriment une émotion. À travers la musique, mais aussi à travers une panoplie de gestes particulière ou un style de danse. Dans *A Piece Danced Alone* (« Un morceau dansé seul »), Anne Pajunen et moi-même dansons des solos qui proviennent de deux genres différents : la pop et la new wave, la musique du film *Flashdance* et les gesticulations de Ian Curtis aux concerts de Joy Division. Aussi différents qu'ils soient, ces solos renferment tous les deux des mouvements extrêmement physiques, compulsifs et incessants. Ici, c'est l'intensité frénétique qui relie les zones apparemment éloignées du spectre musical populaire. La culture populaire peut aussi fournir un outil structurant au spectacle. Dans *Showdance*, où tout se déroule dans un cercle de lumière, douze danseuses font l'une après l'autre un solo sur des morceaux de chanteuses pop ou de jazz, depuis *Goldfinger* de Shirley Bassey jusqu'à *Goodnight Moon* de Shvaree. On sert du champagne dans les intervalles – ici, le public a un rôle à jouer. Les danseuses, âgées de 15 à 40 ans, forment un ensemble hétérogène. Chacune d'elles s'approprie une chanson, la remplit d'émotion et l'interprète par des mouvements personnels non chorégraphiés qui à la fin deviennent une sorte de monument à la présence, un canon de présences hautement individualisées.



Alexandra Bachzetsis, *An Ideal for Living*, 2018. © Blommers & Schumm

• CCS / Tu as étudié plusieurs aspects du spectacle vivant dans différentes écoles à Zurich, Amsterdam, Verscio et Louvain, te constituant un bagage solide de danseuse et de chorégraphe, mais on sait moins ce qui t'a amenée aux arts visuels. Comment en es-tu venue à créer aussi des œuvres visuelles pour des expositions ?

• AB / Je ne crois pas au « bagage solide », ni à une formation divisée en catégories distinctes. Je m'identifie aux arts visuels autant qu'au théâtre, au cinéma, à la musique ou à la danse. À mes yeux, la pratique d'un art n'est pas quelque chose de défini par une institution reconnue, mais un voyage personnel et intériorisé à travers le temps au cours duquel on dialogue avec la matière physique. Je m'intéresse à la corrélation entre les objets et l'action, mais aussi à l'objectivité du corps et du mouvement. Je pense qu'être partagée ou en désaccord avec soi-même est une condition préalable pour pouvoir réinventer l'identité.

• CCS / D'une manière générale, comment réussis-tu à créer d'un côté des spectacles destinés aux théâtres ou aux espaces d'exposition et de l'autre des installations vidéo ?

• AB / Je vois mon travail dans la galerie comme une modification ou une extension du spectacle vivant. C'est un format qui me permet d'étudier ma pratique scénique et de l'immobiliser dans une exposition potentiellement permanente, ce qui ajoute un aspect complètement différent à l'œuvre passagère qu'est le spectacle.

• CCS / Ton exposition au Centre culturel suisse, *An Ideal for Living* (« Un idéal pour vivre »), s'inscrit dans une recherche plus large à laquelle se rattache aussi l'œuvre chorégraphique *Escape Act* (« Échappée »). Comment as-tu travaillé sur ces deux projets complémentaires ?

• AB / Je les ai menés simultanément car ils se nourrissent à la même source. Mon intention était de travailler avec des danseurs d'âges divers et d'utiliser des corps

d'âges différents ainsi que des objets qui deviennent des corps, ou des vêtements qui deviennent des objets, ou des corps faits de vêtements ou d'accessoires comme des pantalons et des T-shirts rembourrés et des perruques. Dans la musique d'*Escape Act*, j'ai utilisé des extraits d'un documentaire classique sur la culture *voguing* des années 1980 et les ai mélangés à des injonctions de mon invention : « habille-toi à ta fantaisie », « joue une situation réelle », « rentre chez toi et recommence à zéro », « gagne pour entrer dans la maison », « danse quelque chose », « chante une chanson », « fais une promenade ». Dans l'exposition *An Ideal for Living* est présentée une triple vidéo où l'on voit des adolescents jouer des situations réelles et chanter des chansons. L'exposition et la chorégraphie qui suit recourent aux mêmes objets : une sphère, un tapis de gymnastique, des blocs de bois, etc. Je suis fascinée par la réversibilité entre corps et objet, par leur manière de se refléter et de se fondre dans le processus de construction de l'imagination ou du désir.



Alexandra Bachzetsis, *An Ideal for Living*, 2018. © Blommers & Schumm

Repères biographiques

Alexandra Bachzetsis, basée à Zurich, a créé plus de 25 pièces chorégraphiques. Elle a aussi exposé dans des institutions, Kunsthalle, Bâle (2008) ; Stedelijk Museum, Amsterdam (2013 et 2015) ; Fondation Jumex, Mexico ; Tate Modern, Londres (2014) ; MoMA, New York (2017) ; et dans des grandes expositions, 5^e Biennale de Berlin (2008) ; documenta 13, Cassel (2012) ; BIM, Genève (2014) ; documenta 14, Athènes et Cassel (2017). En 2018, elle gagne le Kunstpreis de la ville de Zurich, et commence à enseigner à la HEAD, Genève. Sa pièce chorégraphique *Escape Act* sera présentée au PACT Zollverein, Essen, le 19.10.2018, puis au Centre Pompidou en 2019. Elle travaille avec les galeries Kurimanzutto, Mexico, et Meyer Riegger, Berlin et Karlsruhe.

sont l'une et l'autre des éléments d'une étude en cours sur les corps dans le temps. Ces corps sont des visiteurs, ils sont assis, debout, couchés, ils simulent, essayent. À mon sens, le corps en mouvement est représenté au mieux par un corps adolescent, mais en travaillant avec des gens d'âges divers, je m'efforce d'oublier l'âge par le spectacle. Je me concentre sur les actes, les choses et les rapports, pas sur le corps et le temps, ni sur ce que le temps fait du corps.

- **CCS / Ton exposition au CCS fait l'objet d'une publication. Peux-tu expliquer le rôle particulier qu'elle a dans le projet ?**
- **AB /** Avec la graphiste Julia Born, une collaboratrice avec laquelle j'ai déjà travaillé sur un certain nombre de projets, nous concevons ce livre comme un manuel du désir, une boîte à outils réunissant des objets utilisés dans l'exposition, une série de listes hétéroclites de gens, de vêtements, de mots et d'accessoires. Nous voulons en faire un poème, un arrangement d'images, une partition.

- **CCS / Peux-tu nous parler de ta collaboration avec le philosophe Paul B. Preciado, d'une manière générale et dans ce projet particulier ?**
- **AB /** Paul B. Preciado est celui qui a fait les recherches pour ma série de performances *Private*, commandée par l'exposition documenta 14. Qu'est-ce que ça veut dire concrètement ? Le médium de Paul est le langage, nous avons donc travaillé en dialogue, mais ce qui rend le travail avec lui très spécial est qu'il conçoit le langage comme analogue à la transformation du corps. D'une certaine manière, sa façon d'écrire suppose une relation inextricable entre l'acte discursif et l'acte physique. Cela fait de lui un partenaire naturel et très exigeant pour la chorégraphe, danseuse et femme que je suis. Pour *Escape Act*, il m'a proposé un texte ayant la forme d'une liste alphabétique produite par une intelligence artificielle à partir d'extraits de son poème techno-porno-graphique inédit *Love is a Drone*. ■



Alexandra Bachzetsis, *An Ideal for Living*, 2018. © Blommers & Schumm

- **CCS / *An Ideal for Living* se compose de socles particuliers qui sont des sortes de scènes, d'équipements de salle de gym, de divers objets avec leur emballage et de projections vidéo. Comment ces éléments s'harmonisent-ils et quel est ton objectif avec un tel dispositif ?**
- **AB /** Ces éléments sont des identités camouflées, les témoins d'une imagination transformée en objet. Les vrais objets privés de leur fonction gagnent une nouvelle allure lorsqu'ils sont présentés dans une exposition. Divers accessoires, cartons, équipements de salle de gym et autres objets sortis de leur contexte deviennent des métaphores du désir. J'ai cherché à réunir des objets ambivalents susceptibles d'être utilisés de manière violente et dangereuse, mais qui sont au départ conçus pour protéger du danger ou pour optimiser certains types d'exercice physique, pour protéger ou maîtriser.
- **CCS / La triple projection vidéo de l'exposition met en scène deux jeunes adolescents. Je crois que c'est la première fois que tu travailles avec des adolescents. Comment les as-tu dirigés, et quel est ton objectif avec cette œuvre ?**
- **AB /** La vidéo intitulée *An Ideal for Living* et l'exposition éponyme, qui accueille la performance *Escape Act*,



Alexandra Bachzetsis, *An Ideal for Living*, 2018. © Blommers & Schumm

Un cheminement sensible

L'artiste Shirin Yousefi travaille l'espace sensoriel de l'exposition en y injectant ses réflexions sur l'espace social et l'espace politique contemporains. — Par Olivia Fahmy

• EXPOSITION

08.09 – 21.10.18

Shirin Yousefi

Bio Mimi Cry

Repères biographiques

Shirin Yousefi, née en 1986 à Téhéran, diplômée de l'ECAL, vit à Lausanne. Elle a exposé au Aargauer Kunsthau, Aarau; Espace libre, Bienne; Kunsthau, Langenthal en 2018; Swiss Institute, New Glarus, Wisconsin; Oficinas de Arte, Mexico City; Davel 14, Cully; Kunsthalle, Zurich en 2017, où elle a été lauréate du Kadist – Kunsthalle Zurich Production Award.

■ « How do we get ahead of crazy if we don't know how crazy thinks? », ou comment comprendre le monde sans en considérer les histoires les plus sombres. Cette phrase et d'autres mêmes langagiers des plus sifflants se mouvaient dernièrement dans l'espace dédié aux collections du tournant du xx^e siècle au Aargauer Kunsthau à Aarau. Disposés sur des robots-aspirateurs, ils sondaient les salles d'exposition à la façon de curieux petits visiteurs, ou gardiens, entre les peintures d'Alexandre Calame et de Ferdinand Hodler. C'est que Shirin Yousefi aime tout d'abord confronter le contexte particulier de l'espace dans lequel elle place ses œuvres. L'artiste cherche des outils de perturbation qui permettent souvent de renverser l'attente formelle de l'exposition – voir des œuvres d'art et en l'occurrence des tableaux – pour en révéler les contradictions – les œuvres ne se doivent-elles pas finalement de renvoyer à ce qui se produit hors des murs du musée ou de l'institution ? Ainsi, l'espace d'art fait écho à l'espace politique et peut venir en refléter les questionnements pour nous permettre de les penser plus librement.

C'est autour des enjeux sociaux politiques contemporains et de l'aliénation que l'artiste porte ses intérêts. De la question des frontières géopolitiques (notamment au Moyen-Orient), en passant par l'économie globale ou la gestion des ressources en énergie, ses œuvres s'inspirent de sujets précis pour aborder une pluralité de questions essentielles à nos projections sur le futur de la société. Le son, l'odeur et le mouvement sont autant de moyens volatiles dont la jeune artiste use dans ses installations pour évoquer ces enjeux et conditionner le spectateur à les aborder. Et si les problématiques actuelles les plus brûlantes suivaient aujourd'hui le fil de

nos déplacements ? Pour son intervention au Centre culturel suisse, Shirin Yousefi d'une part concentre son attention sur le contexte architectural, dans lequel le cheminement entre deux bâtiments est entrecoupé par la traversée d'une cour, pouvant évoquer le passage d'une frontière, et induisant un parcours sous surveillance. S'inspirant, d'autre part, des milliers d'hommes qui traversent aujourd'hui les frontières iraniennes en transportant des biens – et notamment des réfrigérateurs, des glacières et des systèmes de climatisation –, les chargeant sur leur dos sur des centaines de kilomètres, l'artiste convoque l'image d'un Atlas contemporain, cette fois-ci en mouvement. Si la figure mythologique du Titan connaît un destin tragique après que celui-ci s'est révolté contre ceux qui deviendront les nouveaux dieux de l'Olympe et se voit condamné à porter éternellement la voûte céleste sur son dos, les fardeaux contemporains ont pris la forme des biens de consommation les plus absurdes, dans un pays réputé pour ses *karavansara*, architectures ingénieuses aux effets tempérés.

La marche devient un engagement physique et social. D'abord outil de liberté, elle évolue vers l'asservissement. Les déplacements de nuit s'accompagnent de lumières déconcertantes, les chants et mains qui frappent les unes contre les autres donnent un rythme à la fatigue du crépuscule. La désorientation des marcheurs devient banale. « Il pleut à Idoméni. Des gens veulent fuir, trouver refuge, et ne le peuvent pas », écrivait en mars 2016 Georges Didi-Huberman, en introduction au catalogue de l'exposition *Soulèvements*, évoquant les treize mille personnes réfugiées au nord de la Grèce, fuyant la guerre et les conditions de vie déplorables. Si la marche est contrainte, c'est de s'y soustraire qui devient un moyen de résistance. C'est bien le refuge qui est mis en cause. Shirin Yousefi se risque ainsi à montrer certains des mécanismes inhérents à cette mobilité contrainte. Avant le *soulèvement* – d'Atlas, mais aussi de la marche comme mobilisatrice politique –, c'est la déroute et le repli, la cachette et les gestes de retraits qui les accompagnent que l'artiste se propose de mettre au jour. Avant de jeter la voûte céleste par-dessus nos épaules, commençons par la poser devant nous, à nous y adosser pour nous protéger, à en faire une carapace, à observer, discuter, nous entraider. ■

Olivia Fahmy est historienne de l'art et commissaire d'exposition.



© Shirin Yousefi



a a e o, vue d'exposition, Liste Art Fair, Bâle, 2018. © Viktor Kolibâl

Délier les langues

Les œuvres de Gina Proenza prennent leurs sources dans des histoires souvent liées aux origines de l'artiste. — Par Élija Langlois

• EXPOSITION

27.10 – 09.12.18

Gina Proenza

Passe passe

Repères biographiques

Gina Proenza, née en 1994 à Bogota, diplômée de l'ECAL, vit à Lausanne et à Paris, où elle fait partie de l'équipe curatoriale de DOC. En 2018, elle est lauréate du prix d'art Helvetia qui aboutit à un show solo à Liste, Bâle; elle expose aussi à Tunnel Tunnel, Lausanne, et au Kunsthau Langenthal. En 2017, elle expose à Davel 14, Cully, et à la Galerie ELAC, Lausanne. Elle est aussi fondatrice du off space Pazioli, actif depuis 2015.

■ Les récentes recherches de Gina Proenza se sont concentrées sur la question du langage, sa transmission et son profil social, par une observation de la sédimentation de l'information véhiculée de manière orale. L'artiste a organisé son travail à la manière d'un recueil de nouvelles. Chaque nouvelle, ou épisode (comme elle les nomme aussi), prend la forme d'une exposition. Chacune peut, même si elle sert un tout, fonctionner de manière autonome. Utilisant l'exposition comme un médium, Gina Proenza produit – à son tour – une histoire à trois échelles : le recueil (l'ensemble des expositions), les épisodes (les expositions) et les protagonistes (les œuvres), qui alimentent historiettes et grande histoire. L'exposition du Centre culturel suisse propose de clore cet ensemble de quatre épisodes.

o a o a, Elac, Lausanne

Ce premier épisode résulte de l'étude par l'artiste de la région du Darién. Cette forêt colombo-panaméricaine marécageuse reste, depuis la conquête de l'Amérique, aussi convoitée qu'impraticable. *o a o a* est une installation sculpturale et sonore présentée dans le cadre d'une exposition collective. Placée au centre de la galerie, sa structure en bois peint en vert jouait un rôle de carrefour embrassant l'ensemble de l'exposition. Sur ses parois étaient juchées de petites figurines simiesques. Leurs têtes, remplacées par des haut-parleurs, diffusaient un chant. Une enseigne lumineuse Coca-Cola dont les consonnes ont disparu, suggérait un balbutiement et l'équivoque transmission d'une langue inconnue. Allumée, mais détériorée, elle investissait le lieu d'une sorte d'« identité fantôme ».

o a o, Kunsthau Langenthal

L'épisode 2 s'étirait sur trois espaces en enfilade. Lors de la déambulation, on pouvait y rencontrer deux gargouilles posées au sol : un roi et un porc auxquels un système motorisé permettait de tirer la langue. Ensuite on se retrouvait dans une pièce habitée par des sculptures en bois aux formes rappelant les *Planks* de John McCracken. Leur peinture a été mise au point en collaboration avec un chimiste : une nuance ocre restituant une odeur de pin. Cette pièce se distancie de son aspect minimal par son matériau et son revêtement, qui apportent une dimension organique. Le troisième espace confrontait l'enseigne Coca-Cola de l'épisode 1 à deux lithographies représentant des tours de passe-passe. *o a o* prend forme autour de Palenque, village colombien fondé par une communauté d'esclaves résistants, parvenus à s'évader grâce à l'élaboration d'une langue secrète.

a a e o, Liste, Bâle

Dans l'épisode 3, on retrouvait des statuettes qui tirent la langue. Leur facture était cependant devenue lisse et abstraite. Elles semblaient converser autour d'une grosse pierre artificielle. Cette installation évoque la juridiction des Wayuu (peuple indigène colombien) : pour résoudre les conflits, des médiateurs, les *palabberos*, sont missionnés. Ils sont chargés de régler les situations problématiques par la parole. La pierre est l'interprétation d'une roche mythique percée, dont la magie opère lorsqu'un homme la traverse. Son gabarit correspond au volume excavé de la roche magique. Fonctionnant à rebours du sujet auquel elle se réfère, cette pierre évoque le monolithe, dans ses versions tant celtiques que science-fictionnelle.

Si les récits sélectionnés par Gina Proenza ont trait à l'anthropologie, étant issus d'une tradition orale, ils oscillent entre histoire, science et légende. Intéressée aussi bien par leur ancrage dans la conscience collective que par la dégradation de leurs véracités, l'artiste développe ses sujets en brouillant les pistes. Aux références amérindiennes se mêlent des mythes populaires européens, des évocations de la sculpture minimale, ainsi que des dispositifs empruntés au théâtre. Ce syncrétisme iconographique produit des situations qui, en flirtant avec l'absurde, s'affranchissent de tout pathos.

Cette mise à distance par superpositions référentielles permet à l'artiste de se positionner à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de sa création, et de lui conférer une porosité formelle et sémiologique. ■

Élija Langlois est directrice de l'espace d'exposition Quark à Genève; doctorante, elle est diplômée d'un master d'histoire de l'art et de muséologie (École du Louvre, Paris).



L'Ami naturel, Kunsthau Langenthal, 2018. © Martina Flury



Affiche de campagne à l'initiative de l'UDC, 2016. © Hubertus Design

Graphisme citoyen

Rattaché au nom de Jonas Voegeli, Hubertus Design est un acteur incontournable de la vie culturelle et politique helvétique.

— Par Joël Vacheron

• GRAPHISME

MARDI 11.09.18 / 20 H

Hubertus Design

Conférence en anglais par Kerstin Landis et Jonas Voegeli

La conférence sera précédée du vernissage des *Plus beaux livres suisses 2017* à la librairie, durant lequel Hubertus Design présentera en anglais les livres primés.



Manifestation à Saint-Gall. © Hubertus Design

ancrage dans la tradition helvétique, insufflant souvent une touche rétro à leurs projets. C'est le cas d'*Heimat, Handwerk und die Utopie des Alltäglichen* (2017) pour le département d'architecture de l'ETH. Réalisé à l'aide de techniques, de matériaux et avec une police de caractères traditionnels, le livre se distingue grâce à des subtilités minutieuses et très contemporaines. Cette aptitude à envisager un projet éditorial à partir de ses moindres détails a aussi été exploitée de manière magistrale avec le catalogue des Plus beaux livres suisses 2017. Jonas Voegeli relève la double difficulté de l'exercice : « D'une part, présenter des livres dans un livre ne constitue pas une tâche aisée et, d'autre part, il s'agit d'un concours de beauté ! » À partir de ce constat, l'objectif consistait à revenir sur ce qui fait l'essence et la beauté d'un livre, d'où le sous-titre *Back to the books*.

Pendant plusieurs semaines, le studio a été transformé en une sorte de laboratoire scientifique dans lequel chaque publication était disséquée, analysée, photographiée dans ses moindres détails. Le catalogue se présente comme un inventaire dans lequel chaque rubrique énumère et compare, à l'aide de photographies minutieuses, un type de segments éditoriaux : « Pour plaire, nous aimions comparer notre travail à celui des experts qui se rendent sur les lieux d'un crime afin de prélever de l'ADN ou pour récolter des pièces à conviction microscopiques. » Le catalogue permet à quiconque de comprendre les critères qui permettent de juger la qualité d'un livre. Cette déconstruction sans égale du jugement esthétique est une œuvre d'art à part entière. La dimension pédagogique de ce projet renvoie à une autre facette importante du bureau. En effet, Jonas Voegeli a collaboré avec de nombreuses institutions d'enseignement et, à l'heure actuelle, est responsable de la filière communication visuelle de la ZHdK.

Enfin, Hubertus a aussi marqué le paysage politique helvétique grâce à une campagne d'affichage spectaculaire mise en place lors des votations pour l'initiative dite de « mise en œuvre » orchestrée par l'UDC. Leur constat de départ était que la communication visuelle dans ce domaine, comme dans l'édition de publications scientifiques, est très pauvre et cela offre un champ très vaste à explorer. Une campagne d'affichage « permet également d'interroger le rôle des images dans l'espace public. Nous sommes sans cesse submergés d'images à tel point que nous ne savons pas comment les lire. Beaucoup de designers n'attachent pas suffisamment d'importance à cela et manipulent souvent des slogans ou des symboles de manière irresponsable ». La campagne contre l'initiative de l'UDC a été développée à partir de ces observations. Des caractères surdimensionnés martelant NON / NEIN / NO ont ainsi été jetés dans les villes suisses comme autant de cris de mécontentement. L'impact visuel de ces posters a réveillé les citoyens sur les enjeux de cette votation et cela a participé, sans aucun doute, au succès de cette campagne. ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant et sociologue basé à Lisbonne.

Szeemann aujourd'hui

Un livre richement documenté et deux expositions présentées au Getty Center à Los Angeles, à la Kunsthalle de Berne et cet automne à la Kunsthalle de Düsseldorf proposent une nouvelle lecture des projets réalisés par Harald Szeemann. — Par CCS

• ÉVÈNEMENT

MARDI 16.10.18 / 20 H

Le « Musée des obsessions » d'Harald Szeemann

Conférence en anglais par Glenn Phillips

Publication

Harald Szeemann – Museum of Obsessions, édité par Glenn Phillips et Philipp Kaiser, Getty Publications, 2018.

■ Intitulés *Harald Szeemann – Musée des obsessions*, le livre et l'exposition explorent la vie et la carrière du célèbre commissaire d'exposition suisse à travers ses grandes expositions, ainsi que les artistes et les idées qui les ont suscitées. Les auteurs et organisateurs ont puisé abondamment dans les archives Szeemann du Getty Research Institute pour revisiter plusieurs projets de Szeemann, notamment *Live In Your Head: When Attitudes Become Form*, *documenta 5*, *Monte Verità* ou *Les Machines célibataires*, et ils ont consacré des sections particulières au mouvement de retour à la nature Lebensreform, au Collège de Pataphysique et à des artistes visionnaires comme Alfred Jarry, Emma Kunz, Elisàr von Kupffer et Armand Schulthess. L'autre exposition est une reconstitution méticuleuse de l'exposition de 1974, *Grand-Père, un pionnier comme nous*, que Szeemann avait consacrée à son grand-père Étienne – brillant maître coiffeur formé à Vienne, Londres et Paris, inventeur d'une version primitive de la machine à permanentes –, présentant dans son propre apparte-

ment plus de mille objets ayant appartenu à son aïeul. Ces expositions, organisées par Glenn Phillips et Philipp Kaiser avec Doris Chon et Pietro Rigolo, sont le prolongement d'un projet de recherche qui a été lancé après que le Getty Research Institute a acquis en 2011 les archives de Szeemann, un fonds extraordinaire comprenant plus de 26 000 livres, 55 000 photographies et des dossiers sur plus de 22 000 artistes. Lors de la soirée, Glenn Phillips, commissaire d'exposition et directeur des collections modernes et contemporaines au Getty Research Institute, parle de l'état de la recherche sur les archives Szeemann, de la préparation de l'exposition *Musée des obsessions* et du long travail (sept ans) qui a été nécessaire pour reconstituer l'exposition *Grand-Père, un pionnier comme nous*. ■



Harald Szeemann, conférence devant *Werk Nr. 003* (sans date) de Emma Kunz, The Getty Research Institute.
C'œuvre, courtesy Emma Kunz Zentrum. © Anton C. Meier

Tradition d'excellence

• EXPOSITION

11.09 - 16.12.18

Les plus beaux livres suisses 2017

Comme (presque) chaque année depuis 1943, un jury d'experts se réunit pour sélectionner Les plus beaux livres suisses. — Par Joël Vacheron

■ Cette année, parmi plusieurs centaines de candidatures, dix-huit publications ont été choisies pour représenter l'excellence suisse en matière de graphisme



Shirana Shahbazi, *First Things First*, Sternberg Press, 2017. © OFC / Clément Lambelet

et de production éditoriale. Le jury, composé de Gilles Gavillet, Joost Grootens, Rory McGrath, Marie Lusa et Gesa Schneider, ont délibéré autour de critères touchant aussi bien des attributs techniques que conceptuels. Comme chaque année, la sélection fait la part belle aux champs artistiques, à travers des livres d'artiste : *But time is not linear...*, *American Readers at Home*, *First Things First*, *Hwabyeong*, *Continental Drift* et *SKUTER*, des monographies : *Art Décor – Alfred Jonathan Steffen* et *Jean-Pierre Kaiser – Météores et phénomènes*, des catalogues d'exposition : *Skulptur Projekte Münster 2017* et *documenta 14: Daybook*, ou des compilations : *The Young Gods/Documents 1985-2015* et *Autonomie auf A4*. Depuis quelques années, une attention particulière a été apportée pour rappeler que la beauté d'un livre ne se limite pas à des questions purement formelles. Parmi les lauréats, on trouve également des livres touchant à l'histoire, *Die Samnauner Zwerge* et *Heimat*, à l'architecture, *The Good Life: A Guided Visit to the Houses of Modernity*, à l'archéologie, *Archaeological Sites in Long-Term Perspectives*, ou encore à la théorie esthétique, *Early Video Art and Experimental Films Networks*. Les projets lauréats sont présentés dans le cadre d'une exposition et d'une publication qui, cette année, a été conçue par Teo Schifferli. ■

Joël Vacheron

Revisiter l'appartement témoin

La conférence présente les recherches qui ont mené au projet, faussement banal, de visite d'appartement vide, et permet de prendre du recul par rapport à l'expérience que propose l'exposition.

— Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

MARDI 25.09.18 / 20 H
Alessandro Bosshard, Li Tavor, Matthew van der Ploeg, Ani Vihervaara
Svizzera 240

Conférence en anglais
d'Alessandro Bosshard et Li Tavor

■ La statuette, un lion rutilant, trône fièrement sur leur bureau. Pour peu, on l'imaginerait rugir. Il rappelle à Alessandro Bosshard, Li Tavor, Matthew van der Ploeg et Ani Vihervaara des instants qu'ils n'oublieront pas de sitôt. Lors de l'ouverture officielle de la XVI^e Biennale internationale d'architecture de Venise – qui dure jusqu'au 25 novembre – ces quatre assistants à l'École polytechnique fédérale de Zurich se sont en effet vu remettre le Lion d'or de la meilleure participation nationale pour leur exposition *Svizzera 240: House Tour* présentée dans le cadre du pavillon helvétique. C'est la première fois qu'une telle distinction récompense la Suisse. Un événement en soi!



Svizzera 240: House Tour. © Christian Beutler / Keystone

Il serait faux de dire que l'équipe n'en est pas fière. Mais les jeunes architectes gardent les pieds sur terre, et pour l'instant pensent d'abord aux vacances. L'année a été rude et le défi exigeant. Jusqu'au dernier moment, ils ne savaient pas si leur installation allait fonctionner comme ils le souhaitaient... tout en respectant le budget.

Leur propos? Amener les visiteurs à réfléchir sur ce qui constitue fondamentalement un logement dans nos représentations actuelles, soit des murs, des cloisons, des sols, des plafonds, des portes et des fenêtres, des carrelages, des planchers, des plinthes. Autrement dit une circulation dans des espaces agencés de façon plus ou moins complexe. Pour cela, ils ont imaginé de construire non pas une maison ou un appartement, mais une « visite de maison » (*house tour*) en prenant pour référence de base la norme actuelle en matière de hauteur de plafond qui est de 2,40 mètres. Leur projet a été sélectionné à l'issue d'un concours par la direction de Pro Helvetia, sur recommandation d'un jury indépendant. Et à n'en pas douter, ce fut un bon choix.

Alessandro Bosshard, Matthew van der Ploeg, Ani Vihervaara et Li Tavor, sont partis d'une réalité à la fois omniprésente et tronquée : les images d'appartements vides qui fleurissent aussi bien dans les revues d'architecture que sur Internet et qui parfois débouchent sur de véritables visites virtuelles. Constituant ainsi une vaste archive photographique d'intérieurs non meublés, une étrange et vertigineuse collection de perspectives et d'espaces épurés que l'on retrouve dans le catalogue accompagnant l'exposition. L'occasion pour les auteurs de rappeler notamment que, « comme les murs blancs des galeries d'art ou des églises protestantes, les murs d'un appartement n'ont jamais été conçus pour être regardés ».

Dans un deuxième temps, les jeunes chercheurs se sont intéressés à la façon la plus pertinente de reproduire ce fameux « house tour » devenu souvent pour les architectes suisses une partie intégrante de leur travail et de sa diffusion. Passant de l'image bidimensionnelle à sa traduction dans l'espace, ils ont pris conscience qu'il s'agissait de trouver une manière de construire non pas un lieu, mais sa représentation même, autrement dit l'image d'un appartement plus qu'un vrai appartement. Et pour renforcer la dimension aventureuse de la visite et le sentiment d'étrangeté, ils ont joué avec les échelles et les perceptions, incluant aussi bien les poignées de porte que les prises électriques dans cette démarche et obligeant ainsi le visiteur à passer du statut de nain à celui de géant ou, comme ils le disent eux-mêmes, à se métamorphoser en « touriste de maison ».

Un brin surréaliste, cette approche à la fois conceptuelle et ludique a séduit aussi bien le public que le jury de la Biennale par sa grande précision technique et par la qualité de l'expérience spatiale offerte au visiteur. Les concepteurs eux-mêmes avouent qu'après des mois de réflexion et de travail, les premiers pas qu'ils ont effectués à l'intérieur du pavillon furent une véritable révélation et qu'ils eurent brusquement le sentiment de découvrir en parfaits étrangers cette topographie qu'ils avaient pourtant façonnée. Le point de départ d'autres recherches et expérimentations? Sans doute, mais il est bien trop tôt pour en parler. ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.



Francesc Ruiz, *Ésta es mi playa*, éditions art3, exposition et lancement du livre chez Florence Loewy Books by artists, Paris, 2003. © art3 et Francesc Ruiz

Un graphisme du sensible

Entre rigueur et continuité, voyage à travers le travail de la discrète graphiste suisse, Jocelyne Fracheboud. — Par Isabelle Moisy-Cobti

● GRAPHISME

JEUDI 11.10.18 / 20 H
Jocelyne Fracheboud

Conférence

■ Il suffit parfois d'une rencontre pour qu'une vocation soit lancée. À l'inverse, la richesse des expériences acquises participe à la construction d'une carrière. Chez Jocelyne Fracheboud, si l'envie de travailler avec la scène artistique est présente depuis ses débuts, son regard sur le livre d'artiste s'est façonné grâce à de multiples collaborations en Suisse, aux Pays-Bas, puis en France. Elle possède plus de vingt ans de collaborations éditoriales qui racontent l'évolution de la scène artistique contemporaine et décrivent un parcours professionnel atypique, discret, en rhizome.

Un attrait pour les artistes et la création

Premier client dès 1997, la graphiste aime souligner que c'est grâce à l'association valentinoise art3 que tout a commencé. Dotée d'un programme de résidence, cette structure accueille des artistes de la région Rhône-Alpes tout en tissant un réseau français et européen. Si les livres d'artistes sont devenus une de ses activités principales, ce sont d'abord les relations humaines et les rencontres avec les artistes eux-mêmes qui l'attirent. Le premier projet est conçu avec Tere Recarens alors qu'elle travaille sur des éléments de communication de l'association. S'ensuit une série de livres d'artistes, notamment avec Andrea Blum, Yuri Leiderman, Francesc Ruiz ou Matt Mullican... Pour chacun des ouvrages, elle s'essaye à un procédé de mise en page original.

La construction d'un réseau entre art contemporain et art vivant

Le soin et la rigueur apportés à chaque livre, en relation avec l'artiste et le client, lui permettent de construire des relations de confiance et de développer un réseau durable de structures partenaires. Alors qu'elle s'intéresse autant à la singularité des personnes qu'elle rencontre

qu'à leur histoire, les artistes établissent une relation dans la durée, lui confiant volontiers la mise en image de leur travail. Pour le deuxième livre de Tere Recarens, *Maa Tere Manalen*, pour le Frac Bourgogne, elle imagine un ouvrage qui met en valeur les préoccupations identitaires de l'artiste. En 2004, pour l'artiste sud-africain William Kentdrige, le premier livre, un *flipbook*, est conçu avec art3. Le deuxième, *Everyone Their Own Projector*, est réalisé pour Captures éditions en collaboration avec la galerie Marian Goodman à Paris, et donne lieu à une exposition des originaux et à une création musicale avec l'ensemble Ictus. Avec Cécile Bart, le premier livre *Et pluie le soleil!* est le rendu d'un projet des Nouveaux commanditaires entre art3 et la Fondation de France : pensé pour les enfants, avec des photographies de Pierre Leguillon, il sera également distribué par la maison d'édition Les Trois Ourses. Un an plus tard, Cécile Bart lui demande le catalogue de son exposition au Château d'Annecy. En 2013, Les Trois Ourses lui donnent l'opportunité de travailler avec le designer Jean Widmer sur l'ouvrage monographique du créateur japonais de livres pour enfants *Les livres de... Katsumi Komagata*. Si l'artiste n'est pas le prétexte, la structure éditoriale, par exemple l'abécédaire, se retrouve dans les publications d'Antonia Baehr (*Abecedarium Bestiarium*, éditions far^o), de Jessica Stockholder (*ABC Taste*) ou dans la monographie des artistes Dector & Dupuy en 2015 (Captures éditions).

En parallèle, Jocelyne Fracheboud n'a jamais cessé de réaliser les identités visuelles et la communication pour différentes structures culturelles : le far^o festival des arts vivants (Nyon, depuis 1999), La maison rouge (Paris, depuis 2004), le Frac Franche-Comté (Besançon, depuis 2006) ou le Centre culturel suisse à Paris (depuis 2008). Structures qui lui ont aussi confié de multiples publications : en 2013 le Frac Franche-Comté lui permet de travailler avec l'artiste suisse Francis Baudevin, et dès 2009, le Centre culturel suisse l'implique dans les ouvrages de Silvie Defraoui, de Miriam Cahn et de Silvia Bächli & Eric Hattan. Enfin, après celles de la collection « Privées » et celle avec Mathieu Briand, La maison rouge lui a confié cette année, la publication de ses 14 ans.

Une graphiste pas si discrète finalement. ■

Isabelle Moisy-Cobti est éditrice indépendante des hors-séries du magazine étapes et cofondatrice de l'agence de création *Bildung*.

Poétique du déchet

Hylétique/Helvétique/Cinématique revisite le corpus du cinéma expérimental en Suisse et ses diverses « matérialités » : le son comme objet, la matérialité de la ruine et l’exploration d’agencements environnementaux humains et non humains. — Par Adeena Mey

● CINÉMA

JEUDI 04.10.18
Hylétique / Helvétique / Cinématique
Programmation : Adeena Mey



Peter Liechti, *Kick That Habit*, 1989.

3287A

Depuis presque une heure, je suis assis dans un McDo, Taborstrasse à Vienne. — Par Luca Bruehlhart

● NUIT BLANCHE

SAMEDI 06.10.18 / DÈS 20H
Florence Jung
Jung53 (2017)
Pour Nuit blanche, Florence Jung investit la vitrine de la librairie du Centre culturel suisse, 32, rue des Francs-Bourgeois.

■ La force des choses fait que je suis installé près des toilettes et qu’une quarantaine de personnes m’ont déjà demandé le code. 3287A. D’ici à ce que j’épuise le free wifi, nous approcherons des cinquante, peut-être des cinquante-cinq. Je lève la tête. Derrière le comptoir, une employée de la « zone frite » me regarde avec un sourire entendu, un peu moqueur. Sans lâcher mon regard, elle ouvre sa main – paume ouverte de face – la referme aussitôt, recommence à remuer ses frites nonchalamment. Brièvement, j’aperçois une série de chiffres écrits dans sa paume : 3287A. Depuis quelques jours, j’échoue à me convaincre qu’il ne s’agit pas d’une pièce de Florence Jung. À force d’infiltrer le réel pour en révéler ses failles,

À l’invitation du Festival des cinémas différents et expérimentaux à reconsidérer le cinéma expérimental sous l’angle de la notion d’abject, d’une « poétique du déchet » ou d’une esthétique de la ruine, ce cinéma en marge d’un centre inexistant en Suisse se laissera relire volontiers en tant que rebut ou déjection du corps de l’art. Les objets du cinéma expérimental, ou le film lui-même comme objet, opèrent un détachement du monde des signifiants, brisant ainsi la distinction entre objet esthétique et objet commun. C’est donc une hylétique, une exploration des matérialités du film expérimental en Suisse, et par lui, que propose cette programmation. Avec *Kick That Habit*, Peter Liechti met en scène la structure vibratoire du son et enchaîne sons performés et environnementaux. Si tant est que le langage puisse être cinématographique, ce « film-son » articule l’entre-deux contingent du cinéma : tant sa parole que son silence. Dans *Play 20*, HHK Schoenherr filme la destruction d’un immeuble décrépit à Berlin.

Ce faisant, sa matérialité est réinscrite par le film, pour être manipulée et recomposée. Enfin, *ging* d’André Lehmann consiste en une exploration fondamentale du temps et de l’espace. Les séquences et le rythme du film résultent entièrement de la trajectoire du cinéaste à travers des paysages naturels, industriels, et urbains, créant une cartographie subjective d’agencements environnementaux humains et non humains. ■

Adeena Mey, PhD, est chargé de recherche à l’ECAL, Lausanne.

Peter Liechti, *Kick That Habit* (1989, 16 mm, 45’)
André Lehmann, *ging* (1993/97, 16 mm, 33’)
HHK (Hans Helmut Klaus) Schoenherr, *Play 20* (1973, 16 mm, 18’)

Programme sous réserve.

Dans le cadre du 20^e Festival des cinémas différents et expérimentaux de Paris organisé par le Collectif Jeune Cinéma (cjcinema.org).
En présence d’Adeena Mey et d’André Lehmann.

je crois deviner sa signature chaque fois qu’un élément trouble mon scepticisme ordinaire. Florence Jung crée des fictions expérimentales à la manière d’un écrivain qui exécuterait ses idées dans sa vie plutôt que dans ses livres. Il y a d’ailleurs un style qui lui est propre, identifiable aux fuites, à la banalité qui touche à l’absurde, aux choses qui ne sont jamais ce qu’elles semblent être et une économie draconienne des moyens artistiques. En effet, il ne reste que peu de chose de son travail : quelques images amateurs dans les smartphones de ceux qui ont vu – ou cru voir – une œuvre et un fichier pdf des scénarios jamais exposés, jamais publiés. Cette absence de forme fixe, cette indifférence à la preuve, n’est pourtant pas bénigne. Le doute qui s’infuse peu à peu dans la tête du spectateur attentif est, de toutes les dérives mentales, la pire de toutes. La plus perverse. Celle qui nous accompagne quand on se couche. Nous savons que ce sont les détails les plus dérisoires qui régissent le monde. Forcer leur observation oblige à entrer en clandestinité, à devenir anti-écrivain, anti-artiste, à jouer hors-jeu et sous un nom de code. 3287A. ■

Luca Bruehlhart (Lukas Brulhard) vit à Bienne depuis le 31.12.2012

La mort annoncée du premier degré¹

Deux auteurs , l’une dont l’esprit et l’humour excellent dès le choix de ses titres, l’autre qui nourrit un impressionnant corpus de photographies, proposent une lecture ping-pong. — Par Hervé Laurent

● LITTÉRATURE

MERCREDI 19.09.18 / 19H
Fabienne Radi et
Christophe Rey, *Holy claquettes & Colonnes vertébrales*
Maison de la poésie, passage Molière, 157, rue Saint-Martin, 75003 Paris



● LITTÉRATURE

MARDI 06.11.18 / 19H
Matthieu Mégevand
Lectures par l’auteur et le comédien Matteo Zimmermann de *La Bonne Vie* (Flammarion, août 2018)
Maison de la poésie, passage Molière, 157, rue Saint-Martin, 75003 Paris



Un itinéraire spirituel bousculé

Historien des religions, philosophe, éditeur, Matthieu Mégevand est d’abord écrivain. — Par Isabelle Rüf

■ Fabienne Radi et Christophe Rey, outre le fait de vivre et de travailler à Genève, ont encore en commun d’appartenir à cette famille grandissante de plasticiens qui sont également actifs dans le champ de la littérature — pour le plus grand profit de cette dernière ! L’actualité de Christophe Rey le prouve puisque la sortie aux éditions Héros-Limite de son livre *Claquettes et ornithologie* a été suivie de près par l’exposition de son travail photographique². Qu’il s’agisse de texte ou d’image, cet observateur du monde et des gens construit avec son objet une distance critique et empathique, sensible et amusée. L’érudition plus qu’un bagage est pour lui un outil. Les références ne font pas que jalonner son travail, elles l’activent. Ainsi, les *Notes de chevet* de Sei Shonagon lui fournissent-elles un modèle qu’il actualise dans la suite de notations et de listes qui constituent son dernier livre. Chez Fabienne Radi, la référence est également source de travail. Soit elle s’amuse à la parodier comme avec *Cent Titres sans Sans titre*³, aux éditions Boabooks, 2014, soit elle la multiplie pour rapprocher en de saisissants raccourcis des zones de culture qu’on tient d’ordinaire soigneusement éloignées. « Disons qu’à 11 ans j’avais déjà le système nerveux très encombré³. »



Matthieu Mégevand. © DR



Christophe Rey et Fabienne Radi. © Dorothée Thébert

S’agit-il d’un aveu ? En tout cas, Fabienne Radi a fait de cet encombrement revendiqué une méthode d’élucidation du monde joyeuse tout autant qu’efficace. Au fond, il y a belle lurette qu’on sait que le premier degré est mort. Reste à savoir si on continue à vivre dans l’espace de son deuil ou bien si on saisit la chance que constitue sa disparition. Je dirais que pour Fabienne Radi et pour Christophe Rey, c’est le second choix qui prévaut. Leur œuvre, plastique et littéraire, en témoigne. ■

1. Fabienne Radi cf. *Peindre des colonnes vertébrales*, Sombres Torrents, 2018, p. 35.
2. *D’un touriste*, Centre de la photographie, Genève, du 23.05 au 19.08.2018.
3. *Holy, etc.*, Art&Fiction, 2018.

Hervé Laurent vit et travaille à Genève. Depuis 2014, il anime la revue littéraire *L’Ours blanc*.

en tant que chroniqueur au *Monde des religions* et à la revue *Chosin*. Depuis 2015, il est le directeur des éditions Labor et Fides à Genève, maison protestante de langue française, presque centenaire. Pourtant, avant de s’intéresser à la spiritualité, Matthieu Mégevand a connu une scolarité bousculée, puis s’est passionné pour le rap, ce furent d’ailleurs ses premiers textes d’écrivain. À 20 ans, il a traversé l’épreuve du cancer, une expérience qu’il a reconstituée dans *Les Lueurs*, aux éditions L’Âge d’homme, 2016, un travail qui suit le désordre de sa mémoire, dix ans plus tard. Tenter de saisir par les mots ce qu’il y a d’inexprimable dans certains moments de l’existence, c’est aussi ce qui animait l’écrivain quand il a rédigé *Ce qu’il reste des mots* (Fayard, 2013). Un accident de car, en Suisse, avait coûté la vie à vingt-deux personnes, dont de nombreux enfants : sans cause établie, cet événement inexplicable déclenche chez le jeune auteur une réflexion sur le sens, qu’il exprime dans cet essai qui tient de l’autofiction et le fera connaître.

Il n’en est pas alors à son coup d’essai, puisqu’il a déjà publié un recueil de nouvelles, *Jardin secret*, et un roman, *Les Deux Aveugles de Jéricho* (L’Âge d’homme, 2007 et 2011). En 2018, son dernier ouvrage, *La Bonne Vie* (Flammarion), est le récit romancé de « la lente et admirable déchéance » du poète Roger Gilbert-Lecomte (1907-1943). Ce dernier créa avec René Daumal la revue *Le Grand Jeu* dont il fut l’un des piliers et qui leur valut l’anathème des surréalistes. Artaud et Adamov appréciaient cet esprit fulgurant qui se brûla dans l’alcool et la drogue, laissant une œuvre de voyant, brève et incandescente. ■

Isabelle Rüf collabore comme critique littéraire à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps*.

Quand la logorrhée devient art

Dans ses installations et entre ses sculptures, Sophie Jung jongle avec les mots, les sons, les sens et les rythmes, tout en dansant et en chantant. Elle soutient la conversation avec l’espace. — Par Daniel Neofetou

● **PERFORMANCE**

JEUDI 18 ET VENDREDI
19.10.18 / 20 H
Sophie Jung
Paramount VS Tantamount
(2018, 60', 1^{re} française,
en anglais)
Avec Sophie Jung et Peter
Burleigh

■ Il y a environ quatre ans, j’ai découvert l’œuvre de Sophie Jung, lorsqu’elle m’a envoyé deux textes qu’elle voulait faire paraître dans une publication que je dirigeais. L’un des textes, que j’ai publié, était intitulé ***** *SOYEAH*. Il faisait appel à la technique littéraire du « courant de conscience », regorgeait de jeux de mots et était écrit dans le style inimitable de l’artiste – qui-conque connaît ses performances ne peut s’empêcher d’imaginer ce texte récitée par elle. Quant à l’autre texte, je crois me rappeler qu’il s’agissait d’une prose plus théorique critiquant le « réalisme spéculatif » qui à l’époque exerçait encore une emprise hégémonique sur les secteurs tournés vers l’Europe continentale des universités de lettres anglo-saxonnes (notamment du Goldsmiths College de Londres où, coïncidence, nous faisons l’un comme l’autre des études à ce moment-là).

Les adeptes de ce mouvement philosophique appelé « réalisme spéculatif » s’opposent à la tradition philosophique européenne continentale qui privilégie le rapport de l’homme au monde, qualifié de « corrélatio-



Sophie Jung, *Paramount VS Tantamount*. © Dominik Asche

nisme » par Quentin Meillassoux, l’un des représentants du mouvement. Bien qu’incapable de me souvenir des objections formulées par Sophie Jung contre le réalisme spéculatif, je soutiendrai qu’il est possible de comprendre toute son œuvre comme précisément une riposte au dénigrement de l’expérience subjective. Lorsqu’on regarde l’une de ses performances, il apparaît clairement que les particularités de son jeu – les bégaiements, les pauses, les « euh » et les « ah », les répétitions – ne sont pas des approximations embrouillées de sa médiation, mais jouent un rôle central dans l’œuvre.

Cette observation vaut aussi pour le comportement affectif de l’artiste. Souvent, au cours de ses performances, elle rit, lève les yeux et d’un air conspirateur croise le regard de quelques spectateurs. C’est à cause de moments comme ceux-ci que je pense qu’on aurait tort de trouver ses plaisanteries et ses jeux de mots gênants dans leur platitude – il ne faut pas les prendre au premier degré, mais plutôt les considérer comme faisant partie d’une sorte de stratagème esthétique. Dans ces moments-là, Sophie Jung donne à comprendre que, conformément à ce qu’on appelle le bon goût, ses plaisanteries ne sont recevables que sur le mode ironique et, en même temps, elle permet au public d’en rire sans ironie. Ce qui veut dire que sa médiation ne fait qu’une bouchée de la médiation chosifiée et permet de s’amuser directement de plaisanteries faciles. L’artiste prend très au sérieux de ne pas être sérieuse.

Cette innocence retrouvée qui imprègne ses performances signifie aussi que sa défense de la subjectivité ne revient pas à imposer une souveraineté solipsiste. C’est en réalité le contraire qui est vrai. Une performance louée pour son côté « enfantin » renferme souvent un infantilisme contraint qui semble l’imitation d’un enfant par quelqu’un qui ne se rappelle plus vraiment ce qu’est en être un. Sophie Jung, elle, retient de l’enfance l’ouverture à l’expérience sans faire de l’imitation brute, ce qui lui permet d’adopter d’autant plus facilement une relation mimétique aux éléments qu’elle utilise, car elle paraît suivre des idées, des déductions, des homonymes et des insinuations là où ils veulent aller de leur plein gré.

Il peut sembler étrange que je n’aie pas cité ici une seule ligne de l’œuvre de Sophie Jung, tout à fait digne d’être citée, mais c’est parce que rien n’est prioritaire dans la facture parataxique de son art. Ceci n’est nulle part plus évident que dans l’assemblage sculptural intuitif qu’elle utilise souvent dans ses performances, installée au beau milieu ou tournant autour. Lorsque j’en parle avec elle, elle se plaint du fait qu’elle est en premier lieu considérée comme une artiste performeuse et que l’on prend ses sculptures pour des accessoires. Ces sculptures et leur agencement sont au contraire conçus pour avoir leur propre raison d’être, souligne-t-elle, et avant de commencer à écrire elle attend « que l’espace puisse soutenir une conversation ». À tel point que c’est souvent seulement la veille de la première d’une performance qu’elle commence à réfléchir à ce qu’elle va dire, lorsqu’elle constate « avec satisfaction que toutes les sculptures ont commencé à converser avec leurs différents membres » et qu’elle « peut désormais s’asseoir et écouter leur discussion ». Ainsi, tandis que le réalisme spéculatif cherche à concevoir l’objectivité en soustrayant la subjectivité comme si c’était un accessoire jetable, c’est par le biais d’une intense subjectivité que Sophie Jung rend justice aux objets dans leur particularité. ■

Daniel Neofetou vient d’achever une thèse de doctorat au Goldsmiths College à Londres. Il est l’auteur d’une brève monographie sur David Lynch intitulée *Good Day Today* et contribue régulièrement au magazine *The Wire*.



Nastassja Tanner, *Loubna*, extrait de film.

Boudry - Ouled - Boudry

Voyageant entre ses origines algériennes et son identité suisse, la comédienne Nastassja Tanner, formée à la Manufacture à Lausanne, présente sa toute première pièce, *Loubna*, un solo intimiste et troublant.

— Par Noëlle Renaude

● **THÉÂTRE**

DU MARDI 27
AU JEUDI 29.11.18 / 20 H
Nastassja Tanner
Loubna
(2018, 60', première)
Conception, écriture et
interprétation : Nastassja Tanner /
création lumières : Robin Dupuis /
regard : Grégoire Strecker /
administration : France Jaton

■ Nastassja naît en Suisse, elle vit en Suisse, elle fait ses études en Suisse, elle devient comédienne en Suisse. Nastassja a un nom on ne peut plus suisse, Tanner. La Suisse, c’est des montagnes, des rocs, des lacs. Son reflet, dans ses lacs, a bien du mal à évoquer l’autre pays, moins vert, moins frais, mais fait tout pareil de rocs. La Suisse et l’Algérie, côtés pile et face d’une même pièce, se partagent la nature, la culture, la mémoire de Nastassja. Mais il n’y a pas que l’air, la taille ni le climat qui font que deux pays ne se ressemblent pas. L’un, on va dire, est plutôt tranquille, l’autre plutôt agité. L’un vit à son rythme, l’autre enchaîne les tragédies politiques, elles ont privé longtemps Nastassja de sa deuxième terre, il faut des deuils pour que la rencontre ait lieu. D’autres ont fait avant elle le voyage dans l’autre sens, en témoigne la photo solennelle des grands-parents prenant la pose au pied du glacier suisse. Nastassja guette l’accalmie, enfin elle repart vers le village des collines, sur les traces des ancêtres, à la rencontre des vivants, elle y fête son anniversaire, elle se charge de moments, d’histoires, de mots et d’un double, Loubna. Loubna n’est pas plus arabe que Nastassja n’est suisse. Loubna naît d’une difficulté articulatoire. Comme on a du mal là-bas à prononcer Nastassja, ce prénom né dans le nord, dans le froid. C’est un prénom qui siffle comme le vent dans les steppes, on adopte Loubna. Loubna, c’est chaud, c’est familial, c’est liquide, c’est sucré, du miel, c’est comode, et puis Nastassja s’y trouve bien, en Loubna. Et puis, comme l’âne Balthazar trouve son destin de hasard le jour où on le baptise, Nastassja reprenommée Loubna rencontre elle aussi un destin, provisoire sans doute, mais qui va trouver sa légitimité sur la scène. Nastassja,

là-bas, n’a pas fait du tourisme, elle a fait la connaissance d’un peuple, de son histoire, de sa famille, elle vit, elle partage, elle collecte des images, des sons, des voix, des musiques, des scènes, elle met la gandoura, l’histoire ne dit pas si elle parle arabe, puis elle reprend le chemin de la Suisse chargée de tout un matériel sensible, la gandoura dans la valise, et elle se met au travail de montage, pas question de séparer Nastassja et ses jeans, et Loubna et sa gandoura, elle joue à jouer l’ailleurs, qui devient l’ici, l’ici étant planqué, dévoilé, quand le petit décor arabe, subterfuge de cartons, bricolage d’illusions, disparaît. Reste la luge, objet utile seulement à la neige, même si là-bas aussi, il neige, dit Nastassja avec un sourire. La luge de Nastassja, c’était la banquette, siège de Loubna, la luge, elle vient de Davos, c’est écrit dessus, pas de n’importe où, de Davos, station de ski pour riches, et autre siège, celui, cette fois, du Forum économique mondial, on voit bien que les paysages de ce côté-ci et de l’autre ne sont pas les mêmes, la luge de Davos c’est sans doute son *rosebud* à elle, à Loubna, ça lui rappelle que la Suisse est là, constamment là, berceau, veilleuse, socle, matrice de l’histoire retournée se chauffer au soleil pour un moment, se charger de sourires, d’accent, de figures. Et de drames. Nastassja joue, comme les enfants jouent à jouer à l’autre et installent leur petit décor rudimentaire, elle joue donc pour nous, devant nous à l’Algérienne de passage chez nous, à l’indigène de là-bas, elle produit du contact, des gens, des récits, des épitomés de vies, Loubna regarde Nastassja vivre à la télé, elle occupe le temps avec joie. Mais les tragédies, c’est dit depuis le début, ne sont jamais loin, alors, une fois qu’on a débarrassé la table, détruit le petit espace familial où pour un moment un village respirait, racontait, mangeait et nous accueillait, c’est à une autre chanson qu’il faut se confronter.

Alors, le sourire quitte Nastassja, ou Loubna, ou qui que ce soit, et le plateau débarrassé d’un réel branlant et de ses fictions bancales brûle les pieds, les poumons, l’air. Chant des rocailles, l’âpreté gagne, la Suisse n’a plus rien à dire, la luge reste orpheline, mais si les tragédies ne sont jamais loin, là-bas, la joie n’est jamais loin elle non plus, alors elle revient, cette joie, comme une musique d’éternelles retrouvailles. ■

Noëlle Renaude est une dramaturge française auteur d’une trentaine de pièces publiées et jouées.



Marie-Caroline Hominal, *Hominal / Öhrn*. © M.O. Théâtre Vidy-Lausanne

Je est un autre, ou la transcendance de l’auteur.e

Une pièce chorégraphique très théâtrale baignée de musique live, une émission de radio en public, la version film d’une performance. Le CCS propose trois approches du travail de Marie-Caroline Hominal, qui joue des disciplines, des rôles et des identités. — Par Leslie Veisse

• DANSE

DU MARDI 23
AU JEUDI 25.10.18 / 20 H
Marie-Caroline Hominal / Markus Öhrn
Hominal / Öhrn (2018, 75')
Concept : Marie-Caroline Hominal / mise en scène : Markus Öhrn / interprétation : Marie-Caroline Hominal, Markus Öhrn / production : MadMoiselle MCH ; Théâtre Vidy-Lausanne / coproduction : Théâtre de l’Usine, Genève
Soutiens : Ville de Genève, Loterie Romande, Fondation Nestlé pour l’art

■ L’envers du décor

Rendez-vous est pris un jeudi à 16 h 15. Il faudra être ponctuel, le protocole est strict. Le jour J, je me trouve à l’heure précise à l’entrée du Centre culturel suisse à Paris. Là, une personne vient à ma rencontre et me donne les consignes. L’artiste va me recevoir seule, en tête à tête. Une fois arrivée à la porte, il faudra frapper et attendre que l’on m’invite à entrer. Ensuite, s’asseoir sur l’unique chaise placée au centre de la pièce. L’heure est venue. *Le Triomphe de la Renommée* peut commencer. Dans l’espace confiné d’une chambre de bonne, une expérience unique et non documentée a lieu. Cette rencontre ne laissera aucune preuve sur son passage, tel un crime parfait. Et pour cause, l’artiste, nue sous son manteau de cuir doré, perchée sur des stiletto de douze centimètres et dissimulant à peine ses parties intimes, n’épargne pas la sensibilité de son spectateur. Une voix off nous emporte à Hollywood, nous balade sur le Walk of Fame. Au fil du strip-tease et des murmures se dessine

le mirage du prestige. La Renommée n’est pas loin, là dans l’anti-chambre de la célébrité. Avec son masque, grâce à un tour de passe-passe, l’allégorie nous dupe pour nous faire tomber dans ses filets.

Un spectacle total. Où le public est logé sur la scène et entre *de facto* en coulisses. C’est une récurrence chez Hominal. Avec *Ballet*, une performance qui dure cinq heures, comme si elle n’avait ni début ni fin, la chorégraphe pousse la mascarade à son paroxysme. En autoritaire directrice d’un opéra comique rock, elle mène de front un chantier organisé où l’action est éclatée à chaque recoin du théâtre. Les tableaux carnavalesques s’entremêlent : ici se joue un concert de death metal, là passe une fanfare, dans les gradins apparaît une cantatrice, ailleurs encore rugit un tigre... Dans ce joyeux capharnaüm, le public faisant partie intégrante des répétitions est à deux doigts de venir en aide à la maîtresse de cérémonie chaotique. La pièce est inspirée de *Ballets sans musique, sans personne, sans rien*, trois arguments de ballets écrits par Céline qui ne seront jamais mis en scène. Qu’importe. L’artiste Marie-Caroline Hominal s’en sert comme subterfuge pour nous montrer l’envers du décor. Les soulèvements, les froufrous, les onomatopées sont autant de prétextes pour littéralement faire le show.

Chercher l’auteur

Plutôt que d’élever des autels à l’auteur, loin de la gloire, des strass et des paillettes, l’œuvre est empreinte d’une quête abstruse : traquer son authenticité. Qu’est-ce qui fait l’auteur ? Le prix du marché ? Le temps d’une danse ? Les chaussures abandonnées sur son passage ? Pourquoi pas le public invité ? Dans *One*, la femme-produit est une bête de scène réduite à jouer des démonstrations de ses performances mises à prix par un commissaire priseur. Dans *Taxi Dancers*, les danseuses évoluent au gré des refrains du juke-box activé par les clients du bar. Les rôles choisis sont autant de masques révélateurs des ressorts schizophréniques de l’auteur. « *I am a woman and a man ; I am an animal, an object, something to recycle* », scande l’artiste dans *Ballet*. Sans fard, elle pense à voix haute et avoue tout de go se poser des « questions existentielles », instantanément tournées en dérision par le comique de situation. En filigrane, le divertissement est toujours sous-jacent. En animatrice de l’émission de radio *Where’s the MC*, l’artiste profite d’être à l’antenne pour nous divertir derechef. La parole est donnée aux invités pour aborder des sujets tirés au sort dans un saladier, provoquant des conversations totalement absurdes. Des réflexions philosophiques quant à la mort ou à l’infini sont détournées et dérivent sur des recettes culinaires. Les anagrammes se réinventent formant des jeux de mots farfelus, des dates dites importantes sont mentionnées, puis leurs chiffres s’additionnent et l’on divague dans un tohu-bohu d’idées, subitement interrompu par le jingle. Dans cette ambiance de plateau ubuesque où les interventions passent du coq à l’âne, la MC garde le contrôle. Alors que des correspondances se forment, des associations surprenantes donnent un sens nouveau à la conversation dont l’auteur est roi.

Une (re)naissance

Dans la série de six poèmes *Les Triomphes*, Pétrarque décrit ainsi la vertu Renommée : « Soudain, regardant autour de moi parmi les herbes, je vis venir du côté opposé, celle qui tire l’homme du tombeau et le fait revivre. » Ainsi, la Renommée vainc la mort et l’éternité et rend possible une renaissance libératrice. Cette réapparition est au cœur du duo *Hominal / Öhrn*. Au milieu d’une forêt au nord de la Suède, une femme vêtue de frusques, au masque décrépit et aux énormes mame-lons, est couchée dans un cercueil. Avant son entrée en lumière, Markus Öhrn annonce d’emblée utiliser Marie-Caroline Hominal comme l’interprète d’un personnage qu’il va faire ressusciter : sa grand-mère. Se succèdent alors les péripéties ragoûtantes de cette vieille chimère à la vulve disproportionnée, accouchant d’un serpent puis se faisant violer par un couple de chiens. Dévouée à ce rôle dans un rapport presque sado-masochiste, il s’agit ici pour l’artiste de se libérer du geste chorégraphique pour incarner une exubérante vision d’une certaine société patriarcale dénoncée par Markus Öhrn. Revanche est prise finalement par l’esclave qui finit par fouetter et dominer son bourreau. Les rapports de force sont remis en question. L’œuvre naît de l’appropriation d’une création pour la faire sienne, même si les deux signatures éponymes font état d’une collaboration où chacun est indispensable à l’autre.

L’incessante mise à l’épreuve de l’auteur se lit également dans l’incipit de l’édition d’artiste *Auteur* en 2018, et introduite par un dialogue imaginé entre De Kooning et Rauschenberg tiré du roman *L’Effacement* de Percival Everett. Au cours de l’échange entre les deux amis, le premier demande au second de lui offrir un dessin. Puis, Rauschenberg vient l’effacer complètement et y apposer sa signature. L’acte d’effacement se transforme en acte

• PERFORMANCE / FILM

VENDREDI 26.10.18 / 20 H

Marie-Caroline Hominal
Where’s the MC (60’)

Conception, installation & mise en scène : Marie-Caroline Hominal / garageband, jingles, soundsnap : Clive Jenkins / suspense tombola : Cristian Vogel / technique et astuces radiophoniques : Christophe Egea / ingénieur son : Christophe Egea / production : MadMoiselle MCH

Le Triomphe

de la Renommée
(avant-première, 15’)

Réalisation, montage : Marie-Caroline Hominal / caméra : Luc Peter / production : Émilie Marron assistée d’Ivan Blagacjivic



Maquette pour le film *Le Triomphe de la Renommée*. © Marie-Caroline Hominal

Accordéon ardent

Invité à se produire en solo et lors d’une soirée plus expérimentale, l’accordéoniste suisse d’origine bosniaque est un détonant concentré de fougue et d’harmonie. — Par Olivier Horner

• MUSIQUE

JEUDI 15 ET VENDREDI 16.11.18 / 20 H
Mario Batkovic

jeudi 15 : accordéon solo
vendredi 16 : concert expérimental

Dans le cadre du festival Jazzycolors organisé par le FICEP (Forum des instituts culturels étrangers à Paris)

■ L'accordéon a désormais son spécimen. Avec le virtuose Mario Batkovic, le piano à bretelles n'est qu'étincelles harmoniques et mélodiques. L'autodidacte musicien, né en 1980 et qui a grandi à Banja Luka a découvert cet instrument intrigant à l'âge de 4 ans, en même temps que le rock'n'roll, affirme-t-il. « Petit, je n'avais pas de radio. Mes parents ne m'achetaient pas de disque. Ce que je voulais entendre, je devais me le jouer. » Reste que l'instrument hérité d'un oncle de Bosnie, où la tradition de l'accordéon est aussi longue que tonitruante, qui « était rouge et sentait la bière », finit par devenir le sel de sa vie.

À force de pratique, de sueur et d'ardeur, Batkovic en décroïsonne aujourd'hui magistralement l'habituel usage. Une singularité acoustique qui le voit, sans pédale ni effet, extirper une variété infinie de sons de son instrument totem. À mille lieues des clichés d'un genre qui sentirait plutôt la naphtaline folklorique que le soufre rock, il navigue au croisement du jazz, du minimalisme contemporain et de la mélancolie balkanique. « Ma musique est à mon image. Un mélange de baroque, de contemporain, de kitsch, d'obscur, de doux, de profond, de triste. Juste tout ce dont la vie est faite », assure-t-il.

Hébergé par le label Invada Records du producteur britannique Geoff Barrow, architecte sonore de Portishead et membre de Beak avec qui Batkovic s'est pro-

duit, son premier album éponyme repousse sans cesse les limites de l'instrument. Le musicien parvient à y créer une bande sonore des plus cinématographiques, alternant les ambiances en essoufflant les notes, en insistant sur la raucité de ses soupirs ou en jouant sur la rythmique des cliquetis des touches. Poésie et technique vivent ici en parfaite harmonie. Tour à tour mélodramatiques, extatiques ou passionnées, les pièces de Batkovic jettent des ponts classieux entre le baroque et l'expérimental. Privilégiant souvent le minimalisme à l'emphase, à la manière d'un Philip Glass ou d'un Nils Frahm, voire d'un Arnaud Méthivier dans un plus proche registre instrumental.

L'état d'esprit qui guide Mario Batkovic est assurément rock'n'roll. Il suffit de se pencher sur sa dernière collaboration en date avec le DJ et musicien suisse Reverend Beat-Man and The New Wave pour son projet *Blues Trash* qui accueille notamment aussi le virtuose de jazz Julian Sartorius. Batkovic y donne son âme au diable par touches expressionnistes, démontrant au passage qu'il est avant tout un musicien. Au même titre que lorsqu'il imagine des musiques de films publicitaires ou pour des jeux vidéo tout en étudiant la musique de chambre et en dispensant des cours de musique.

C'est d'ailleurs ce musicien complet et accompli que le Centre culturel suisse de Paris a souhaité mettre en avant, en l'invitant pour un concert en solitaire à l'accordéon ainsi que, et surtout, pour une seconde soirée plus expérimentale où il aura carte blanche et un piano à disposition pour explorer des pistes inédites. Nul doute qu'on devrait y déceler le verbe franc et l'humour de cet artiste qui aime se produire dans des lieux farfelus et n'apprécie rien moins que les défis pour se créer son propre univers où dominent les arrangements fougueux. À ce titre, son premier album, où s'entremêlent urgence et langueur, mélancolie et éclaircie, Vivaldi et Philip Glass, une sonate de Mozart et une ballade folk, constitue une notoire prouesse. Et une promesse d'enchantements lendemains. ■

Olivier Horner travaille à la RTS Info et collabore au *Temps*.



Mario Batkovic. © Philippe Principe



Duck Duck Grey Duck. © Juliette Henrioud

Drôles de volatiles propulsés sur orbite

En novembre, le groupe Duck Duck Grey Duck et la chanteuse Billie Bird se partageront l’affiche du Centre culturel suisse. Pour une soirée intense et électrique. — Par Antoine Guenot

• MUSIQUE

MARDI 20.11.18 / 20 H
Duck Duck Grey Duck
+ Billie Bird

■ C'était il y a trois ans, dans les loges d'un grand festival suisse romand. Quelques heures avant leur concert, très attendu par le Gotha du « music business », les trois Genevois de Duck Duck Grey Duck confiaient, un peu sonnés : « Il y a quelques mois, nous ne jouions encore que dans des bars. Nous n'avions pas imaginé que cela puisse aussi bien marcher. » *Here come...*, leur premier album, venait juste de sortir. Voilà qu'il les propulsait soudain sur orbite.

Depuis, le trio a enchaîné les concerts. En Suisse, en France, en Allemagne. Il a dégoupillé ses morceaux soul, pop et garage dans nombre de clubs et festivals, dans une urgence jubilatoire. Quelques reprises aussi, comme cette réinterprétation électrique d'« Au pays des merveilles de Juliet » (1973), chanson emblématique de l'écrivain-chanteur Yves Simon. Leur nouveau disque, *Traffic Jam* paru cet hiver, a parachévé l'affaire : l'opulente galette, de 25 titres, a été encensée par la critique. Et l'agenda des trois musiciens de se remplir à en donner le vertige.

Aux commandes des bouillonnants volatiles, il y a d'abord Robin Girod, ex-chanteur-guitariste de Mama Rosin. Un groupe qui mêla fougueusement rock'n'roll et cajun, durant dix ans. L'aventure fut belle, longue, parfois éreintante. Elle s'acheva dans la discrétion, il y a environ cinq ans. C'est là que Robin Girod reconnecta avec Nelson Schaer. Un ancien camarade de classe, devenu batteur de jazz. Ils seront bientôt rejoints par Pierre-Henri Beyrière, bassiste instinctif et grand collectionneur de vinyles.

Ces trois-là partagent un penchant pour le « revivalisme », de préférence *seventies*. Tout en nourrissant une peur quasi phobique de voir leur musique cloisonnée dans un style. À la sortie de leur premier disque, certains citaient les Black Keys. Le groupe a depuis soigneusement brouillé les pistes. Blues, kraut, disco, pop, rock. Il

plonge le tout dans sa marmite pour en sortir une matière brute en fusion. Chez les Duck Duck, il y a toujours ce souci d'authenticité. Comme lors de cette soirée d'été où, invités à l'ambassade de Suisse à Paris, ils avaient joué à même le sol, amplis rugissants. Une formule qu'ils réitéreront avec joie au Centre culturel suisse, au mois de novembre.

Billie Bird, oiseau de nuit

Les Duck Duck ne viendront pas seuls, ils partageront l'affiche avec Billie Bird. Longtemps adepte d'une folk délicate, chantée en anglais, on a vu cette Lausannoise triturer durant de longues années ses morceaux en solo ou accompagnée, sans jamais les figer. « J'ai un cerveau arborescent, j'ai toujours eu besoin d'envisager les choses sous tous les angles. Il fallait que je fasse ces expériences pour pouvoir me définir artistiquement. Cela a pris du temps », explique-t-elle.

En chemin, Élodie Romain – son nom à la ville – a abandonné l'anglais pour revenir à sa langue maternelle, le français. Elle l'utilisait au sortir de l'adolescence, lors de ses premiers pas sur scène. Puis elle l'a mise en sourdine. « À 20 ans, mes textes étaient bruts de décoffrage. J'étais trop jeune pour pouvoir porter ça. Il a fallu que je prenne de la distance, en chantant en anglais. » La nouvelle vague d'artistes francophones, sortie du bois il y a trois ans, la convaincra de revenir à la langue de Bashung. Et de graver enfin quatre morceaux sur un bel EP, *La Nuit*, paru en mars dernier.

Ce 4-titres témoigne aussi d'une révolution esthétique. Exit les ballades boisées acoustiques. Billie Bird a lustré sa mélancolie avec un rock tropicaliste, nourri de basses gainsbouriennes et de vieilles boîtes à rythmes. Mais elle exprime toujours le même spleen : « Quand vient la nuit, j'ai si peur qu'on m'oublie, tout est bancal », chante-t-elle dans le refrain phare du disque. *La Nuit*, c'est encore le trait d'union entre Billie Bird et Duck Duck Grey Duck. L'EP a été produit par Robin Girod dans une vieille ferme transformée en studio. La rencontre de deux électrons libres, « intense, forte et explosive », confie la chanteuse, qui devrait donner naissance à un album complet cet automne. ■

Antoine Guenot est journaliste et musicien. Il vit et travaille en Suisse romande.



Billie Bird. © Mehdi Benkler



Rimini Protokoll, *Nachlass*. © Samuel Rubio

L'au-delà préparé

L'art, la science, l'intime et le sociétal peuvent parfois former ensemble un précipité bouleversant et éclairant à l'image de la rencontre incongrue entre un metteur en scène et un neuroscientifique, Stefan Kaegi et Richard Frackowiak. — Par Hervé Pons

● ÉVÉNEMENT

LUNDI 12.11.18 / 20 H

**Stefan Kaegi
et Richard Frackowiak**

Grand Entretien, modération
par Antoine de Baecque

À l'occasion de la présentation
de *Nachlass – Pièces sans
personnes* à la MC93 – maison
de la culture de Seine-Saint-Denis
à Bobigny, du 6 au 17 novembre.
En partenariat avec la MC93

■ « Que vaut une vie sans souvenirs ? » est certainement une des questions qu'aborderont ensemble Stefan Kaegi et Richard Frackowiak, lors du Grand Entretien qui leur est consacré au Centre culturel suisse. Ce grand entretien modéré par le journaliste historien Antoine de Baecque parcourra les souvenirs, réflexions et intentions sur une expérience inédite et bouleversante, *Nachlass*. Stefan Kaegi, metteur en scène, membre fondateur du collectif Rimini Protokoll dont le théâtre documentaire se fonde sur le témoignage d'« experts du quotidien », a conçu avec Dominic Huber une installation scénique sur l'héritage : ce qu'on laisse après la mort. À la frontière du public et de l'intime, dans les plis de la vie, comme dirait René Char, *Nachlass* explore les traces que la vie laisse aux confins de la finitude. Parmi les experts du quotidien invités à participer à cette expérience en forme de retour sur le futur, il y a Richard Frackowiak, « acteur » de l'installation, mais aussi inspirateur. Ce pionnier de l'imagerie cérébrale est un fervent défenseur du mariage de la biologie et de l'informatique pour identifier les dysfonctionnements du cerveau. Neuroscientifique, il a dirigé le service de neurologie au Centre hospitalier universitaire vaudois. Il est aussi codirecteur du Human Brain Project, le projet européen de simulation du cerveau humain.

Au bout d'un couloir, une pièce ovale, aux tons gris ; au ciel, comme un ciel de lit, une carte du monde d'où surgit aléatoirement, environ toutes les deux secondes, un point lumineux : quelqu'un vient de mourir. Dans cet espace intermédiaire, ces limbes, se croisent les spectateurs-acteurs de cette veillée mortuaire inédite. Ils attendent de pénétrer dans l'une des huit alcôves dont

les portes s'ouvrent par intermittence. Ces pièces aux univers variés contiennent chacune en elle toute une vie, celle d'hommes et de femmes qui ont prévu leur mort, l'ont préparé et ont accepté d'en parler. Ce qu'ils souhaitent laisser, transmettre ou simplement évoquer. Leur héritage choisi.

Nachlass est une réflexion sur notre mémoire modifiée par les nouveaux médias, les images, la myriade de photos numériques accumulées au cours d'une vie, conservée dans des disques durs, nos e-mails, la parole enregistrée, mais aussi ce qu'il reste d'une autre quotidienneté : les objets, les livres, les bouts de papier... une canne à pêche, quelques loukoums. Si le substrat de cette somme de travail est forcément documentaire, il y a inévitablement une part de fiction à envisager notre propre finitude au travers de celles exposées. Il y a le témoignage bouleversant d'Alexandre Bergerioux, graphiste de 44 ans atteint d'une maladie génétique extrêmement rare, qui s'adresse à sa fille qu'il ne verra jamais adulte, mais à qui il doit sa passion pour la pêche, celui plus prosaïque de Celal Tayip qui, bien qu'ayant vécu presque toute sa vie à Zurich, souhaite être enterré en Turquie et choisit minutieusement son cercueil. Ou bien encore, dans un petit théâtre, un rideau se lève sur un tabouret où est délicatement déposé un pull en angora. Une petite musique en fond, et la voix d'une femme raconte une vie, son goût pour la scène, un succès initial et une carrière de secrétaire. Elle raconte aussi qu'elle a choisi d'aller mourir en Suisse, là où il est possible de décider du moment de sa mort. Et il y a encore Richard Frackowiak. Dans une cellule immaculée et technologique, le neuroscientifique éclairé pose comme préalable qu'il ne croit pas à la vie après la mort. Comme il ne croit pas d'ailleurs à la vie à moitié, avec un cerveau diminué. « Souhaiteriez-vous vivre si vos souvenirs et vos émotions étaient réduits à néant », interroge-t-il alors que les spectateurs, assis devant un scanner à huit branches, voient successivement leur propre visage et ceux de leurs voisins, apparaître, disparaître et se mêler. La question fait froid dans le dos, mais elle mérite réflexion. Il fallait bien pour cela un Grand Entretien. ■

Hervé Pons est critique de théâtre aux *Inrocks*, réalisateur, dramaturge et auteur de plusieurs livres d'entretiens.





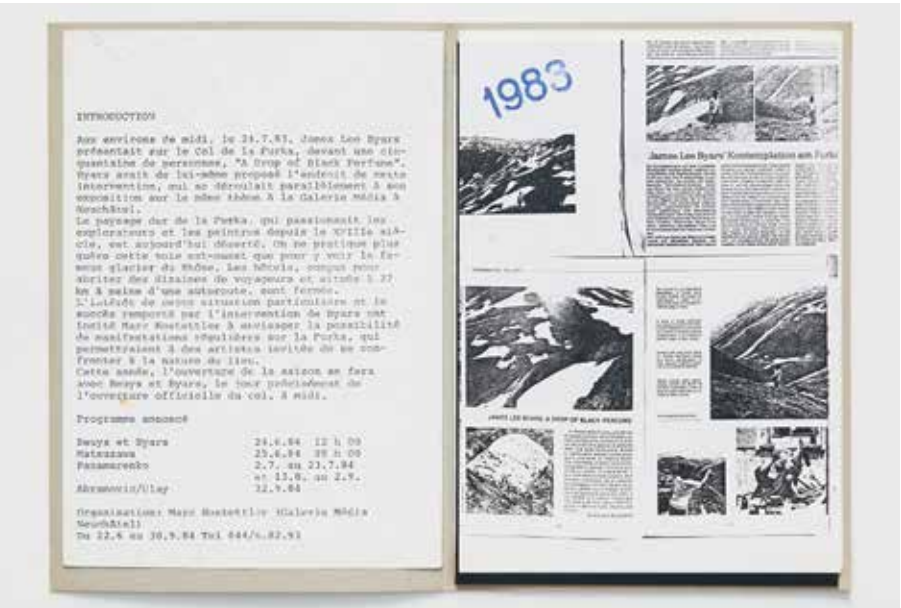
L'aventure Furk'art

En 2014, le CCS présentait *L'expérience Furk'art* au Nouveau festival du Centre Pompidou. L'auteur Thomas Rodriguez y découvrait le projet, et édite aujourd'hui le livre *Furk'art Ephemera* (Captures éditions, 2018).

— Par CCS

■ À 2436 m d'altitude, au cœur des Alpes suisses, au col de la Furka, l'hôtel Furkablück et ses environs ont été le théâtre d'un projet artistique extraordinaire et encore peu connu. Entre 1983 et 1999, sous l'impulsion de l'éditeur et galeriste neuchâtelois Marc Hostettler, et avec la complicité artistique initiale de l'artiste américain James Lee Byars, 63 artistes internationaux ont été invités à réaliser des œuvres dans ce contexte saisissant et atypique. Des performances de Roman Signer, Terry Fox ou Abramovic & Ulay, des œuvres *in situ* de Daniel Buren, Richard Long, Jenny Holzer ou Per Kirkeby, des installations de François Morellet, Reiner Ruthenbeck ou Gianni Colombo, des peintures d'Olivier Mosset ou de Rémy Zaugg, une architecture de Rem Koolhaas ou un atelier de Panamarenko ont contribué à établir la réputation de Furk'art.

La table ronde rassemble trois artistes qui non seulement y ont réalisé des œuvres, mais qui, tout comme l'historienne de l'art, ont côtoyé pendant des années Marc Hostettler qui, lui, a tourné cette page de sa vie. La discussion permet ainsi d'esquisser une histoire de Furk'art, avec des témoignages, des diffusions vidéo et sonores, et bien sûr de découvrir le livre. ■



Extrait du livre *Furk'art Ephemera* de Thomas Rodriguez, 2018.

• ÉVÉNEMENT

SAMEDI 10.11.18 / 17 H

Matthias Bruggmann

Table ronde autour de l'artiste, avec Lydia Dörner, commissaire de son exposition *Un acte d'une violence indicible* au Musée de l'Élysée à Lausanne, et d'autres intervenants. Modération par Claude Guibal, journaliste à France Inter.

Images sonores

À la découverte d'une œuvre documentaire rare, réalisée durant plus de six ans en Syrie par un photographe occidental. — Par Lydia Dörner

■ Si Matthias Bruggmann photographie depuis de nombreuses années déjà les conflits contemporains, il franchit, avec son projet consacré à la Syrie, une étape supplémentaire en faisant le choix de mêler sa voix photographique à celle d'acteurs d'une guerre hautement

médiatisée. Souhaitant « susciter, chez un public occidental, une compréhension viscérale de la violence intangible qui sous-tend tout conflit », Bruggmann prend le parti de ne voiler ni la violence de ses images ni la teneur des propos qui les accompagnent. Il a ainsi convié représentants de l'opposition et défenseurs du régime à s'exprimer dans sa publication pour rendre compte de la complexité de tout affrontement armé.

Aussi, que ce soit dans l'espace clos du livre ou dans celui de l'exposition, les voix s'entremêlent et se superposent aux photographies de terrain réalisées par Bruggmann, enjoignant lecteurs et spectateurs à ralentir, et à prendre véritablement le temps d'envisager un conflit, certes géographiquement lointain, mais rendu omniprésent par les médias. Matthias Bruggmann (Suisse, né en 1978 à Aix-en-Provence) est le lauréat de la deuxième édition du prix Élysée pour son projet sur la Syrie. Avec le soutien de Parmigiani Fleurier, l'artiste a pu clôturer un travail de longue haleine et en réaliser la publication, *Un acte d'une violence indicible* (à paraître en versions française et anglaise), coéditée par les éditions Xavier Barral et le Musée de l'Élysée. Ce dernier a choisi de soutenir l'engagement de l'artiste en lui consacrant une exposition, à voir à Lausanne du 17 octobre 2018 au 27 janvier 2019. ■

Lydia Dörner est conservatrice assistante au Musée de l'Élysée, Lausanne.



Matthias Bruggmann, *Un acte d'une violence indicible*, 2018. © Matthias Bruggmann



© Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

Artiste proluxe et à fleur de peau

On est tous la somme de beaucoup de choses. Le savoir permet d’accepter l’étrangeté et l’étranger. Audrey Cavelius dit ce mantra dans une foule d’esthétiques différentes dont celle de *Séries*, travail muet sur le corps matière en mutation. — Par Marie-Pierre Genecand

● THÉÂTRE

DU MERCREDI 7 AU
VENDREDI 09.11.18 / 20 H
Audrey Cavelius
Séries
(2018, 50', 1^{re} française)

■ Son débit, ses envolées. Ses folies, sa générosité. Sur la scène romande, Audrey Cavelius est un personnage qui marque le paysage. Mais comme chacun de ses projets est un nouveau pari, impossible de résumer la démarche de l'artiste à une seule et unique esthétique. Il y a trois ans, Audrey portait un masque d'elle à 80 ans et évoquait tous les possibles du vieillissement. L'année d'après, elle sidérait le public romand avec une (fausse) émission de radio sur la migration dans laquelle, virtuose, elle incarnait aussi bien l'animatrice que les trois intervenants. Cette année, l'imprévisible trentenaire a encore surpris l'audience en proposant *Séries* un spectacle sans paroles sur le corps matière et ses mutations. Les Audrey sont aventureuses, débrouillardes et parfois difficiles à suivre, annonce le site prenom.com. La Française installée à Lausanne depuis douze ans porte terriblement bien son prénom.

On a découvert Audrey Cavelius à la Manufacture, la Haute École de théâtre de Suisse romande, à Lausanne, au printemps 2010. Les étudiants répètent leur spectacle de sortie sur les figures héroïques suisses, sous la conduite de Christian Geffroy-Schlittler. Chaque acteur

a choisi son grand nom du panthéon, proposé son improvisation qui questionne le mythe, et selon le principe d'écriture de plateau, le spectacle prend forme. Pause cigarette dans la cour de la Manuf', discussions avec les futurs diplômés. On vise Audrey dont on soupçonne le fort caractère. On la questionne sur l'ambiance dans l'école. « La première année, on se découvre, la seconde, on s'adore, la troisième, on se déchire. » Audrey a parlé, la terre a un peu tremblé...

Tous étrangers à soi

Suite en 2014, lors de sa première ébauche d'un solo. Nous sommes au Théâtre du Loup, à Genève, au festival C'est déjà demain qui, depuis 2011, propose un tremplin aux metteurs en scène émergents.

Dans *Abymes I, Autoportraits*, Audrey convoque mère et père pour des interviews où elle navigue entre réalité et fiction de la biographie, brouille les frontières. Le décor ? Un intérieur cosy avec large fauteuil, lumière tamisée et, sur une table basse, une ribambelle de petits personnages façonnés par la mère d'Audrey Cavelius. Comme une (nouvelle) famille. C'est qu'Audrey pense qu'on est tous multiples, changeants, souvent étrangers à soi-même. Le voilà d'ailleurs son mantra qui se déploie dans des esthétiques variées : si on reconnaissait notre propre étrangeté, ce kaléidoscope dont nous sommes tous composés, on accepterait plus facilement les « vrais » étrangers...



Audrey Cavellius, *Series*, 2018. © Julie Masson

Audrey à 80 ans

L'année d'après, l'artiste donne une belle démonstration de ces différents possibles humains. Dans la version finale d'*Abymes*, à l'Arsenic, à Lausanne, Audrey Cavelius porte un masque d'elle à 80 ans et, dans des courts métrages, incarne plusieurs archétypes du grand âge. Dans ces films, on la voit ridée, courbée arpenter les rues en SDF alcoolique, cueillir la fleur alpine en montagnarde sentimentale, s'occuper de ses petits-enfants en *granny* yankee ou poursuivre la marche des affaires en *working old lady* autoritaire. C'est une proposition étrange, différente de tout ce qu'on a vu auparavant, et visionnaire, sachant que la vieillesse promise à chacun en ce XXI^e siècle surmédicalisé ne signifie pas pour autant la fin des inégalités sociales...

La radio des migrations

On pensait alors revoir ce masque des 80 ans dans une suite de ce voyage en sénescence... Pas du tout. En bretteuse impétueuse, Audrey Cavelius a préféré un autre combat. Au far^o festival des arts vivants, à Nyon, rendez-vous contemporain dont l'édition de 2016 se penche sur la migration, l'artiste imagine *Variations*, une fausse émission de radio dans laquelle se racontent trois parcours en lien avec l'ailleurs. Au micro d'Audrey Cavelius en animatrice live, un musicien vit une migration heureuse en Norvège où il a trouvé l'amour. Un philosophe a visité un parc d'attractions abandonné de la Louisiane et rapporté de cette visite effrayante l'idée que l'étrangeté était en nous et qu'il fallait dédramatiser ce sentiment. Enfin, une artiste sort traumatisée de son voyage au Cameroun où dit-elle, « quand t'es une blanche là-bas, on te mate, on te drague et on te baise ! » Autant dire un discours politiquement incorrect qu'Audrey, qui incarne les quatre rôles au micro, assume complètement.

Rupture totale

Car, le franc-parler et une certaine radicalité font aussi partie de sa panoplie. À la sortie de *Séries*, l'artiste nous confiait : « Ce travail sur le corps et l'image, je l'avais en moi depuis toujours, mais il a fallu du temps pour que je lui donne le jour. Des gens vont peut-être être décontenancés ou s'ennuyer, moi, je suis très heureuse du résultat. C'est exactement ce que je voulais ! »

Que voit-on dans cette proposition créée au printemps dernier qui se distingue clairement du corpus ? Trois corps de femmes aux gabarits contrastés qui, sans un mot, passent du plus naturel au plus artificiel. Au départ, dans l'obscurité, les corps nus sont postés ou se déplacent infiniment lentement derrière des massifs végétaux. Ils sont plantes, pierres, parfois animaux. Le temps est suspendu, une musique douce signée Christophe Gonet, fidèle associé d'Audrey Cavelius, accompagne cette évolution tissée de sensations. Changement de ton net, lors du deuxième volet. Une série de photos montre ces mêmes corps largement costumés, emperruqués et maquillés pour l'exposition *speed*, tape-à-l'œil, sur grand écran, d'une culture *queer*, joyeuse et contestataire. La séquence prône l'affirmation d'un je cultivé et décomplexé. Enfin, dans un troisième temps, les trois actrices redeviennent animales, nues et prostrées, et filment leur peau au moyen d'un téléphone portable. La projection de ce tissu capté de près ouvre à nouveau une parenthèse intimiste et contemplative qui raconte le corps parchemin, celui qui se souvient.

Philippe Quesne et Cindy Sherman

Dans *Séries*, c'est bien sûr l'aspect muet du spectacle qui surprend d'abord. Ici, Audrey Cavelius se situe plus du côté de Philippe Quesne pour le côté exploration en milieu naturel, voire surnaturel, et de Cindy Sherman pour



Audrey Cavelius, *Séries*, 2018. © Julie Masson

le jeu sur les identités diffractées, que du côté de Pascal Rambert ou de Stanislas Nordey, deux défenseurs de la parole argumentée et libérée.

Ce nouveau travail frappe aussi par son aspect pictural. Audrey Cavelius évolue sur scène aux côtés de la frêle Dominique Godderis et de la plantureuse Teresa Vittucci. Pour réaliser *Séries*, elle s'est associée les talents de Florence Grivel, critique d'art visuel. Entre l'obscurité qui domine, les corps qui se masquent derrière les mouvements – souvent, on ne comprend pas exactement ce qu'on voit – et le rythme très dense, très lent de l'évolution, le spectacle ressemble parfois à un plongeon dans un tableau en cours de réalisation. Envoûtant. Même forte impression graphique, mais d'hyperextériorité, cette fois, lors des photos *queer* qui défilent sur une musique pêchue et agressive. Là aussi, le visuel dicte sa loi, prônant une sorte de manifeste pour le droit à la différence et à l'étrangeté. Enfin, quand la peau se dévoile sur grand écran, on est à nouveau amené sur un terrain crypté, mystérieux, privé. « Oui, mais aucune partie intime n'est dévoilée », tient à souligner Audrey Cavelius. « Il ne s'agit pas d'une réflexion sur l'exhibitionnisme, mais plutôt sur le langage abstrait, sensoriel de la peau. » Les Audrey sont intrépides et extraverties ? Elles savent aussi être poétiques et secrètes. ■

Marie-Pierre Genecand est critique danse et théâtre au *Temps* et à la RTS.

Mise en scène, scénographie : Audrey Cavelius / interprétation : Dominique Godderis, Teresa Vittucci, Audrey Cavelius / création musicale et interprétation : Christophe Gonet / création lumières : Joana Oliveira / technicienne lumières et régie générale : Nidea Henriques / programmation vidéo : William Fournier / parurière : Cécile Delanöe / constructeur podium : Stéphane Kläfiger / regard extérieur : Florence Grivel / dispositif photographique et publication : Julie Masson

Production : NNC – NoNameCompany / co-production : Centre d'art scénique contemporain (Lausanne), Théâtre Saint-Gervais (Genève), Pour-cent culturel Migros

Soutiens : bourse du Canton de Vaud et de la Ville de Lausanne, Pro Helvetia, Loterie Romande, Fondation Nestlé pour l'art, Société suisse des auteurs, Migros Vaud, Fondation Engelberts.



Antoine Chessex. © Pierre Chinellato

Dans les franges de la création sonore

Surprendre, dérouter, malmenier parfois. La cave12 a carte blanche pour offrir un aperçu de sa programmation exigeante proposée tout au long de l'année à Genève. — Par Roderic Mounir

• MUSIQUE

MERCREDI 5, JEUDI 6 ET VENDREDI 07.12.18 / 20 H
Carte blanche à la cave12
Programmation : Fernando Sixto

■ C'est le haut lieu des musiques expérimentales à Genève. Trois ou quatre fois par semaine, dans cet ancien parking à vélomoteurs transformé en salle de concert, on est témoin d'explorations électroacoustiques, on redécouvre la vielle à roue occitane sous forme électrifiée, on s'immerge dans les improvisations vocales d'une icône japonaise, on vibre aux synthétiseurs de la jeunesse du ghetto cairote. L'ADN de la cave12 porte l'empreinte de la culture alternative des années 1990, foisonnement *do-it-yourself* engagé. Fernando Sixto a pris en main en 2001 la programmation du lieu quand celui-ci occupait encore le sous-sol d'un squat emblématique nommé Rhino. L'évacuation, en 2007, a ouvert une ère de nomadisme et suscité des centaines de messages de soutien venus de tous les coins du globe. La cave12 a été relogée par les pouvoirs publics en 2013. Toujours vaillante, elle a vu passer tout ce qui compte dans le champ des musiques « aventureuses » – en vrac Elliott Sharp, Josephine Foster, Pita, Keiji Haino, Peter Brötzmann, Haco, The Necks, Pere Ubu, Earth, Dälek, The Ex, Les Filles de Illighadad, King Ayisoba... Plateforme internationale, la salle revêt une importance particulière pour la scène locale et suisse.

À Paris, ses programmeurs ont noué des liens avec des activistes et des lieux aux préoccupations similaires (Sonic Protest, les Instants Chavirés, Madame Macario, le Cirque électrique). « Nous sommes régulièrement sollicités pour participer à des événements, des curations de festivals, explique Marion Innocenzi, corespon-



Francisco Meirino. © DR



Nina Garcia. © Laurent Orseau

sable de la cave12. Notre priorité est notre programme, mais nous sommes curieux de découvrir d'autres lieux, modes de fonctionnement et publics. Cela donne du courage de voir ce qui se fait ailleurs, dans un système de débrouille, pour que puissent exister des événements musicaux hors *mainstream*, qui engagent une réflexion de fond. » La carte blanche au CCS est l'occasion de réunir un panel éclectique, représentatif du travail de l'association tout au long de l'année.

Antoine Chessex

Il faut l'avoir vu empoigner son saxophone comme un lutteur, sa respiration circulaire domptant la masse sonore, dans un amas de textures microtonales. Le performeur et compositeur vaudois, depuis une quinzaine d'années, n'a cessé de se produire en solo, en duo (avec Valerio Tricoli, Jérôme Noetinger, Kasper T. Toeplitz, Zbigniew Karkowski, Dave Phillips) ou au sein du quatuor électrique et digital Monno, qui forge un son apocalyptique entre drone, doom et noise. Parallèlement, Antoine Chessex compose pour des ensembles contemporains tels le Kammerensemble Neue Musik Berlin ou Phoenix (Bâle). Ses œuvres confrontent l'usage de la partition écrite à des pratiques plus intuitives héritées des musiques improvisées. En 2011, la cave12 a édité sur son propre label une pièce intitulée *Dust*, longue progression tout en tension pour trois violons et bandes Revox. Au CCS, Chessex réserve une de ces déflagrations de saxophone amplifié et traité dont il a le secret.



La Tène. © Cyril Vandenbeusch

Francisco Meirino

Si la quantité et la qualité font rarement bon ménage, Francisco Meirino fait à coup sûr figure d'exception. Actif depuis 1994 (jusqu'en 2009 sous le pseudonyme Phroq), le Lausannois excelle à la conception de textures raffinées, dans l'épure comme dans la radicalité, ainsi qu'à l'usage créatif des accidents sonores. Ses outils vont de l'ordinateur au détecteur de champs magnétiques en passant par le synthétiseur modulaire, les magnétophones à bandes, les micros contact et divers dispositifs électroacoustiques. La mise en espace du son par la diffusion multipistes, dans l'obscurité, lui-même posté au centre des haut-parleurs et du public plutôt que sur scène, sont au cœur de l'esthétique de Francisco Meirino. « C'est l'un des tout premiers musiciens que j'ai invités lorsque je programmais des concerts au squat de l'Arquebuse, en 1999-2000, avant de faire le grand saut de la reprise de la cave12, souligne Fernando Sixto. Il est, à notre goût et dans son domaine, le musicien suisse le plus hyperactif qui soit en ce moment : il n'arrête pas et a gagné une réputation internationale insensée. » Récemment édité sur le label de la cave12, Francisco Meirino se produira seul et en duo avec Nina Garcia.

Nina Garcia

Du sang frais dans le *harsh noise* ! C'est avec une jubilation à peine contenue que Sixto, qui a pourtant largement de quoi se montrer blasé face aux surenchères de la scène noise, accueille cette représentante de la jeune génération. Qui plus est, une femme – inutile de nier qu'elles sont sous-représentées dans un milieu plus macho qu'on ne veut l'admettre. Du bruit donc, Nina Garcia, mais pensé et organisé. « Une guitare, des pédales, un ampli, c'est tout. » Oui, mais une guitare hyper réactive et un dispositif qui orchestre un crash cataclysmique de ferraille et de décibels, torsions, lacérations, giclées de sons. Et sous le nom Mariachi... s'il fallait rappeler que subvertir, c'est aussi en rire (*remember* Dada). Quand elle ne joue pas seule ou en duos, Nina Garcia joue dans les groupes Mamiedaragon et Qonicho B.

Massicot et Sudden Infant

On ronge son frein et on se prépare mentalement (on devrait le faire physiquement aussi) à l'annonce d'une collaboration entre Massicot et Sudden Infant totalement inédite et déraisonnable. Massicot, c'est Simone Aubert à la guitare, Mara Krastina au chant et à la baby-bass et Colline Grosjean à la batterie. Depuis 2009, les Genevoises promènent de caves poisseuses en centres



Massicot. © Simon Letellier



Sudden Infant. © Laura Fusato

d'art leur joyeuse collision rythmique entre no wave, fièvre tropicale et kraut obsédant, poésie brute lettonne en surplus. Sudden Infant est le vecteur de tous les excès du Bâlois Joke Lanz, vétéran de l'actionnisme sonore, turntablist et performeur de l'extrême. Sudden Infant s'est mué il y a quelques années en trio avec, aux côtés de Lanz (voix et électronique), Christian Weber à la basse et Alexandre Babel à la batterie. Impossible de prédire sur quoi débouchera la rencontre de ces deux entités casse-cou, au terme d'une brève résidence.

La Tène

Deux hyperactivistes genevois de l'improvisation, Cyril Bondi aux percussions et Laurent Peter – alias d'incise – à l'harmonium indien et l'électronique, s'associent à Alexis Degrenier, musicien français gravitant dans l'orbite de La Nòvia, ce passionnant collectif qui réactive les répertoires musicaux et chantés du Massif Central. Ainsi est née La Tène, avec un solide programme à base de vielle à roue amplifiée et de compositions épurées, étirées sur des durées assez longues pour brouiller les repères et plonger l'auditeur dans un état d'hypnose, d'hyperméceptivité aux infimes variations, dans la tradition des minimalistes américains. Archaïque et expérimentale, à la croisée des pratiques et des héritages, La Tène densifie encore ses textures au format « augmenté », rejoint par quatre musiciens affiliés de près ou de loin à La Nòvia : Jérémie Sauvage, Jacques Puech, Guilhem Lacroux et Louis Jacques. ■

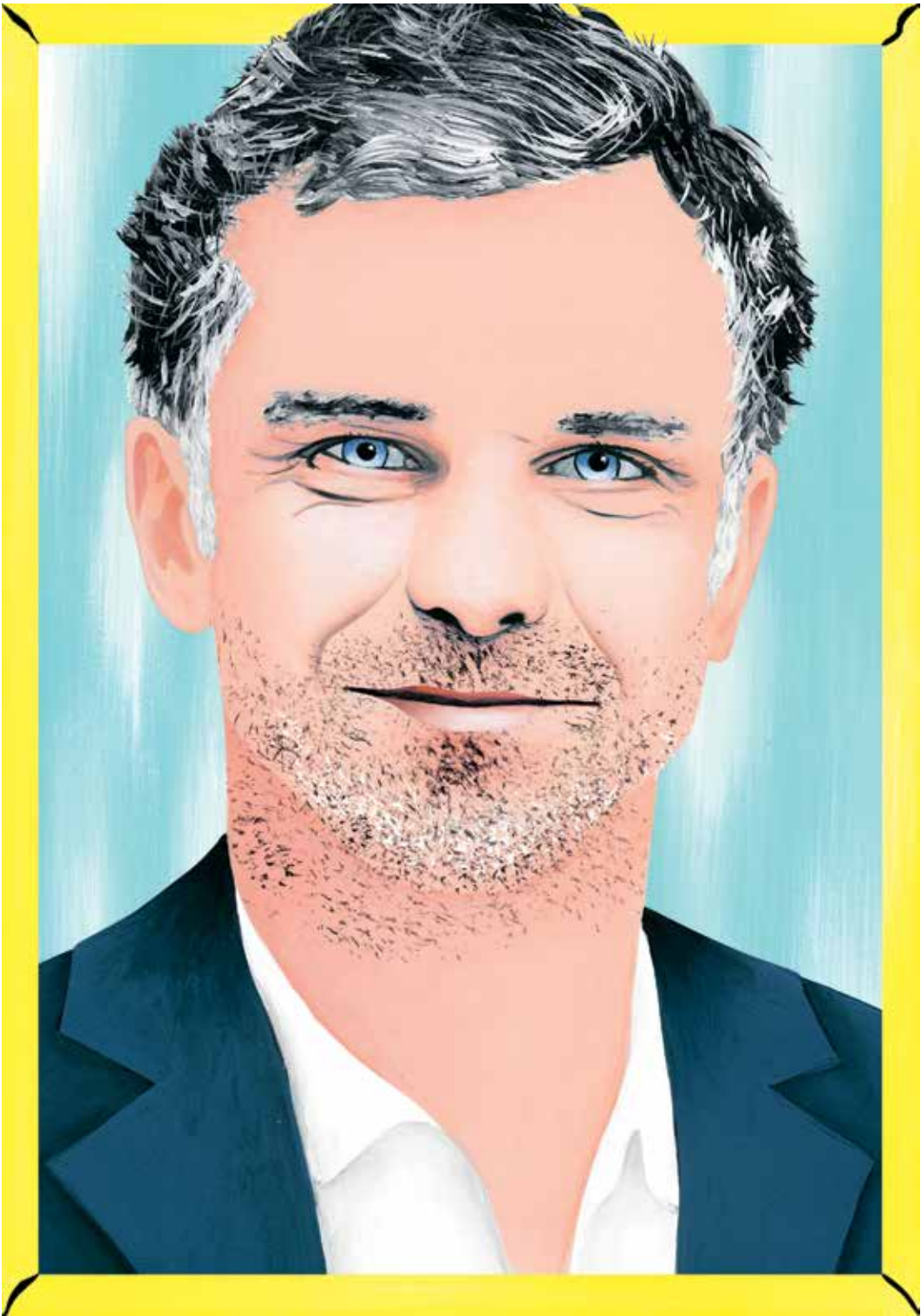
Roderic Mounir écrit pour *Le Courrier*, quotidien indépendant où il couvre depuis 2000 l'actualité musicale.

MERCREDI 05.12.18 / 20 H
Sudden Infant
& Massicot

JEUDI 06.12.18 / 20 H
La Tène

& Jacques Puech
& Louis Jacques
& Guilhem Lacroux
& Jérémie Sauvage

VENDREDI 07.12.18 / 20 H
Antoine Chessex
Francisco Meirino
Nina Garcia
Francisco Meirino
& Nina Garcia



Philippe Bischof par Lina Müller, 2018.

Bischof s'arrête. Le temps d'une gorgée de thé. « Je profite de chaque occasion pour parler de notre travail. Je veux incarner Pro Helvetia. Promouvoir la culture, c'est toujours une idée de dialogue, d'échange. »

Ce printemps 2018, à la Biennale d'architecture de Venise, le pavillon suisse remporte le Lion d'or pour *Svizzera 240: House Tour*, essai sur les standards d'architecture intérieure imaginé par quatre diplômés de l'EPF de Zurich. Une ambition choisie par Pro Helvetia. Tout frais directeur, Philippe Bischof a passé plusieurs jours dans la cité des Doges. Après cette distinction, il twitte, il explique, il partage. Aujourd'hui, sa voix est encore chaude. « C'est vrai, ces biennales sont devenues des surjeux médiatiques. On y mêle culture, politique, promotion du pays. Mais ça ne m'effraie pas si l'essentiel reste le contenu. »

À 50 ans, Philippe Bischof est un flâneur éclairé. Après Venise, ce sera Berlin pour parler nationalisme et culture, et puis Avignon, pour y retrouver la sélection suisse du Festival. Le Bâlois est depuis novembre 2017 à la tête de la fondation. On l'écoute et on se dit qu'il y pensait depuis longtemps. « J'aime cette idée de plateformes qui mettent en contact la scène suisse avec le reste du monde. Quand je vois un poète comme Michael Fehr, un artiste de niche, qui emballe le public à New Delhi, c'est une surprise et une grande réussite. » La quiétude de son visage dissimule un agenda d'hyperactif. Qu'importe, il s'est promis de parvenir à un équilibre : 50 % en déplacement, 50 % avec ses collaborateurs au siège de Zurich – un défi. Avant cela, il creuse, il rencontre, il tisse la toile. « Dans cette institution, j'apprécie ce modèle de balance constante entre intérêts individuels d'artistes et diversité culturelle. » Lui qui a toujours tangué entre les langues, rit et pleure des difficultés bien helvètes de dialoguer, lorsque il faut faire semblant de comprendre ses voisins au détour d'un apéritif. Les fossés demeurent. « C'est incroyable qu'il faille un programmeur comme Vincent Baudriller

à Vidy, un Français, pour disposer d'une ouverture vers les autres régions linguistiques de notre pays (ndlr : festival Programme commun). Nous avons un tel potentiel, et nous ne le connaissons pas. »

Ce matin, il a choisi un café en enfilade du 9^e arrondissement de Paris pour fouiller dans son carnet de route. Paris, c'est une longue histoire, une ville qu'il a appris à aimer depuis son jeune âge, lorsqu'il accompagnait ses parents, de grands boursingueurs, son père journaliste reporter, sa mère engagée en politique. Une douzaine de déménagements en seize ans, note-t-il au passage, presque l'air de rien. « Je suis à l'aise dans ce quartier. J'ai mes habitudes. Et comme il est difficile de trouver du bon café à Paris, quand j'en trouve, je fidélise mes visites. » Chez ce fou de photographie, il y a un peu du touche-à-tout exigeant, soucieux du détail, qui redoute la banalisation. « Mes parents nous ont laissés libres, mon frère et moi ; ils ont simplement ouvert les portes. Découvrir des créations, des lieux inconnus, c'est une

façon de me comporter, de survivre ! » Tiens, survivre. Nomade depuis son jeune âge, l'amoureux de Rimbaud a très vite succombé à la beauté des rencontres, de l'exil, de la rupture aussi. On devine que la Suisse a parfois dû sembler trop sage, trop gâtée. Après ses études, il foule d'abord les plateaux de théâtre, dramaturge et metteur en scène, avec des expériences qui le font voyager de Bâle à Berlin en passant par Reykjavik avec un stage au Théâtre national. Il ne l'a pas dit, il l'écrit : cet épisode signifie aussi la « découverte du ciel éternel et de la lumière islandaise ». De retour en Suisse, il crée et dirige le centre culturel lucernois Südpol. Manager culturel, il passe de la scène aux coulisses sans souffrir. « Je me sens tout autant créatif dans ce rôle. Ça m'interroge, ça me bouscule. Je me souviens de moments fous, comme lorsque je programme Milo Rau avec son travail sur Ceausescu pour l'une de ses premières représentations. Il y a eu des réactions fortes de rejet chez certains spectateurs brusqués par son langage, son réalisme. Huit ans après, il est internationalement applaudi. C'est intrigant de suivre ce parcours. »

En 2011, Philippe Bischof est de retour à Bâle, sa ville d'origine, connue pour son humanisme, son mécénat, ses avoirs muséaux. Sa fonction à la tête des affaires culturelles s'y termine pourtant dans un climat tendu avec une stratégie de financement des musées synonyme de crise pour son supérieur le conseiller d'État vert Guy Morin. Les critiques affluent. Philippe Bischof y voit l'une des questions les plus délicates de la politique culturelle : l'avenir des institutions et leur gouvernance qui n'est plus au goût du jour. « Que fait-on quand quelque chose n'est plus complètement dans son époque ? On la transforme. Or pourquoi cela semble-t-il si difficile en culture, notamment avec les institutions ? »

Il y a quelques semaines, il est venu se faufiler entre les autoportraits tranchants d'Urs Lüthi exposés au Centre culturel suisse, première antenne à l'étranger de Pro Helvetia. « J'entends sans cesse des artistes, comme récemment Miriam Cahn, qui s'extasient lorsqu'ils peuvent se produire ou exposer ici. Cette ville a encore un impact exceptionnel. Mais il faut bien voir que dans ce monde qui bouge énormément, un pied-à-terre à Paris est simultanément utile et dépassé. Que faire avec ce paradoxe ? » Sans jamais élever la voix ni perdre son français chantant, on sent qu'il aime avancer avec des questions. Des mises en doute aussi. Pour l'heure, il a surtout son mandat en ligne de mire, son agenda plein à craquer et ses aspirations de fédérateur, sans commenter à haute voix le travail de ses prédécesseurs. « Nous devons nous ouvrir à la pensée et à l'action interdisciplinaires, atteindre un nouveau public avec le langage des sciences, de la technologie, grâce à des collaborations avec le CERN à Genève par exemple. » Dans les corridors de Pro Helvetia, il a très vite donné le ton, glissé son nez partout. « Attention, je sais déléguer ! Je crois dans le travail collectif, mais je veux d'abord comprendre tout ce que mes collègues accomplissent autour de moi. » Aujourd'hui, Pro Helvetia doit gérer quelque 5 000 requêtes annuelles avec un budget de 40,3 millions de francs suisses. Philippe Bischof l'a clamé lors de son point de presse des 100 jours : il veut une sélection plus sévère pour accompagner les créateurs de façon plus durable. Fini donc l'arrosoir qui donne sa chance à tous ? Presque agacé : « Sélectionner veut aussi dire accompagner des projets risqués, qui nécessitent des essais, des doutes, des recommencements. Ou suivre à plus long terme des artistes au premier plan comme la chorégraphe Yasmine Hugonnet. »

« [...] on est des partenaires dans le foot comme dans la culture »

On parle de culture, on parle de lui, un peu, on parle des réformes d'Emmanuel Macron, de tout, de rien : les réflexions autour de la stratégie de la fondation culturelle s'estompent rarement. Il en va de même de ce besoin de changer d'air, de briser ses habitudes. Quelques mois après sa nomination à la tête de Pro Helvetia, il a visité le Liban. « J'ai eu un vrai choc, fasciné et troublé en même temps. J'avais prévu de rejoindre l'Iran, mais je n'ai pas quitté le pays. J'avais besoin de sentir cette région. C'était comme une recherche pour moi. » L'homme aime la diversité, l'échange, mais avec des idées claires, aussi susceptibles d'irriter dans la délicate problématique du soutien étatique à la culture. L'essentiel, à ses yeux, est de rester indépendant, de garder une institution autonome, protégée du politique. « La censure n'est jamais loin, on voit ce qui se passe en Pologne, en Turquie. » Dévoreur de Dostoïevski depuis son adolescence, il a retenu de l'auteur de *Crime et Châtiment*, la force de ses personnages, de leurs passions. Peut-être

aussi le parfum du contraste et de la rupture, cette dialectique qui le place à la fois intrigué et perplexe face aux rapports de force qui nourrissent l'industrie culturelle. « Regardez un artiste dissident comme Ai Weiwei. Il a été emprisonné, banni de chez lui et il devient aujourd'hui quasi une marque mondialisée, dont le message risque d'être commercialisé. Le marché culturel sait bien digérer l'inconvénient. J'observe une tendance qui m'effraie, la remise en cause du langage critique. Nous vivons dans un système qui risque de perdre ses chambres d'écho, où des politiciens peuvent presque tout dire sans conséquence, avec les dangers que cela comporte. Comment un artiste peut-il encore s'exprimer de façon critique, provoquer des débats, si cette ligne rouge, ces valeurs humanistes disparaissent ? »

Les prochaines années seront synonymes de nouveau message culturel. Celui qui se dit dérangé par l'affirmatif veut poursuivre sur des chemins déjà défrichés : le soutien à la traduction, la digitalisation galopante, les jeux vidéo. Parallèlement, il aspire à interroger des problématiques comme la difficulté d'associer carrière et vie familiale, ou encore les conséquences de la migration et l'encouragement d'artistes étrangers installés en Suisse. « Dans une société où 30 % des personnes sont des étrangers, il faut créer des liens, pour une cohésion. C'est une question de démocratie. »

Finalement, lui qui a grandi avec des parents engagés dans la sphère publique est surtout fasciné par la société. Et donc par la culture qui la tient soudée. « Bien sûr que j'arrive encore à être un "banal" spectateur ! Au festival de Cully, lorsque je découvre le duo Cyril Cyril dans une petite cave, je ne les oublie plus, ça me travaille, je les suis, j'attends leur prochain concert. C'est mon énergie. »

Des cris de joie en guise de réplique, venus de la rue voisine. Sourires pour une autre euphorie. « Ah oui ! La Coupe du monde a commencé. » Adolescent, régulièrement sur les terrains, il a rêvé de faire carrière au FC Bâle. Pour ce rendez-vous planétaire, il reste plus distant, écœuré par la mainmise de l'argent. Pourtant, « on est des partenaires dans le foot comme dans la culture. Il faut découvrir, y suivre des règles, chercher des compromis, aimer les différences. C'est presque une chorégraphie. » On se dit que c'est la meilleure fin pour un portrait de Philippe Bischof. ■

Anne Fournier est journaliste et correspondante à Paris pour la RTS depuis 2017. Elle a travaillé à Zurich durant quinze ans pour *Le Temps* puis pour la RTS. Elle est depuis 2014 membre du jury fédéral de théâtre.

Philippe Bischof en quelques dates

Été 1989 : voyage en Russie sur les traces de Dostoïevski, un auteur qui l'a beaucoup marqué.

Avril 1991 : il interrompt ses études de droit et se consacre entièrement à la culture, d'abord par des études, plus tard comme assistant au théâtre de Bâle.

Juillet-novembre 1999 : long séjour à Reykjavik pendant une mise en scène au Théâtre national ; « découverte du ciel éternel et de la lumière islandaise ».

Février 2008 : avec son frère et leur mère, il accompagne leur père pendant ses derniers mois et heures de vie ; « ça change la vie et les priorités ».

Avril 2008 : retour en Suisse après plus de dix ans à Berlin et ailleurs dans le monde ; commence une sorte de deuxième vie, avec un engagement politique et culturel.

Octobre 2014 : plaisir de vivre quelques entretiens avec une personne très proche qui le touchent profondément et influencent sa vie de façon importante.

Novembre 2017 : commence son mandat de directeur de Pro Helvetia.

Illustratrice

Lina Müller (née en 1981) est illustratrice indépendante et artiste à Altdorf, Suisse. Elle a étudié à HSLU Art & Design Lucerne, ZHdK Zurich et à l'Académie des beaux-arts de Cracovie, en Pologne. Elle travaille pour les magazines *Reportagen*, *Das Magazin*, *Bloomberg View*, l'Université de Zurich, Swiss International Air Lines, Museum für Gestaltung Zurich, *Die Zeit*, *Neue Zürcher Zeitung* et l'Opéra de Zurich. Elle a récemment passé quatre mois à New York en résidence d'artiste.

La culture, un carnet de route

Grand boursingueur, Philippe Bischof a fait de la création artistique son port d'attache. À 50 ans, il dirige Pro Helvetia avec toujours comme priorité l'ouverture de nouveaux horizons. Rencontre. — Par Anne Fournier

■ Quand il parle de Venise, ses yeux le trahissent. Subrepticement. On imaginerait presque un enfant qui vient d'accomplir une bêtise, surpris en plein fait. On devine le plaisir, l'exaltation de l'aventure. « Les larmes perlaient. Nous avons ressenti une émotion forte, tout le monde se félicitait, comme une famille. » Philippe



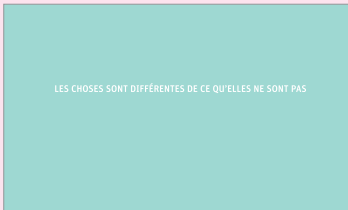
Publications du Centre culturel suisse Paris 2009-2018

Ces livres ont été publiés à l'occasion des expositions présentées au CCS et édités par Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser, sauf autres indications.



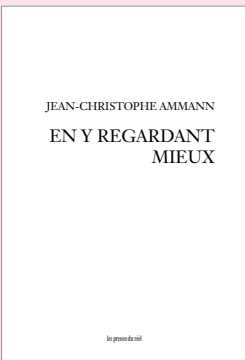
**ANDRES LUTZ
& ANDERS GUGGISBERG**
Il était une fois sur la Terre

2009, livre d'artiste; graphisme Flag Aubry/Broquard, Zurich; 48 p., 21,7 x 28,6 cm; éd. CCS; éd. tête: photo, 20,5 x 27,5 cm, 10 exempl.



SILVIE DEFRAOUI
Les choses sont différentes de ce qu'elles ne sont pas

2009, livre d'artiste; textes de Silvie Defraoui (fr) et commentaire de Dario Gamboni (fr/en); graphisme Jocelyne Fracheboud; 64 p., 34 x 20,2 cm; éd. CCS; éd. tête: photo, 30 x 18 cm, 20 exempl.



JEAN-CHRISTOPHE AMMANN
En y regardant mieux

2010, recueil de 60 textes (fr); graphisme Brice You – Bibliopolæ; 400 p., 15 x 21 cm; éd. Les Presses du réel, avec CCS; publié à l'occasion de l'exposition *À rebours*, organisée au CCS par Jean-Christophe Ammann en 2010.



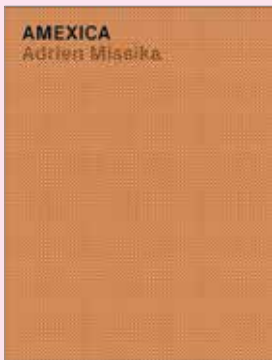
**GERDA STEINER
& JÖRG LENZLINGER**
Comment rester fertile ?

2010, livre d'artiste avec texte (fr/all/ang); graphisme Emanuel Tschumi; 120 p., 14,5 x 17,9 cm; co-éd. CCS et Edizioni Periferia, Lucerne-Poschiavo; éd. tête: photo, 27 x 20 cm, 5 sujets, 25 exempl.



CATHERINE CERESOLE
Beauty Lies in the Eye

2013, textes de C. Marclay, T. Moore, R. Chatham, M. Cunningham, L. Ranaldo, A. Licht, et un entretien entre C. Ceresole, E. Grandjean, N. Ceresole et F. Baudevin (en); graphisme Maximage; 312 p., 21 x 28,5 cm; éd. Patrick Frey 143, avec CCS.



ADRIEN MISSIKA
Amexica

2014, livre d'artiste; texte d'Adrien Missika (en/es/fr); graphisme Emmanuelle Crivelli; 240 p., 14,1 x 18,4 cm; éd. CCS; éd. tête: photo, 30 x 45 cm, 30 exempl.



MIRIAM CAHN
1979 2005 2010

2014, fac-similé d'un carnet de dessins + cahier de textes, dans boîtier; texte de Miriam Cahn (de/fr/en); graphisme Jocelyne Fracheboud; 100 p., 38 x 27 cm; co-éd. CCS et Aargauer Kunsthau Aarau; éd. tête: photo, 30 uniques.



MARC-ANTOINE FEHR
Point de fuite

2015, entretien de l'artiste avec Valérie Da Costa, texte de Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser; graphisme Peter Zimmermann; 215 p., 21 x 27 cm; éd. CCS; éd. tête: gouache, env. 19 x 29,4 cm, 31 uniques.



CCS
Echoes

2011, 36 artistes; textes de François Bon, Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser (fr); graphisme Jocelyne Fracheboud; 96 p., 17 x 22 cm; éd. CCS; éd. tête: coffret 3 K7 concerts de Rainier Lericolais, Vale Poher, That Summer; projet de Saâdane Afif, 20 exempl.



AMY O'NEILL
Forests, Gardens and Joe's

2011, livre d'artiste; texte de Bob Nickas (en/fr); graphisme Jason Fulford; 112 p., 25 x 24,8 cm; co-éd. CCS et J&L Books, New York; éd. tête: fac-similé photo recto verso, 25,5 x 20 cm, 20 exempl.



LES FRÈRES CHAPUISAT

2011, textes de Jean-Marc Huitorel, Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser (fr/en); graphisme Les Frères Chapuisat; 488 p., 18 x 23,6 cm; éd. CCS; éd. tête: photo, 40 x 30 cm, 25 exempl.



ALAIN HUCK
Ancholia

2012, livre d'artiste; texte de Alain Huck (fr); graphisme André Baldinger & Toan Vu-Huu; 304 p., 29,2 x 38,5 cm; éd. CCS; éd. tête: photo, 25 x 35,5 cm, 30 exempl.



SELINE BAUMGARTNER
Before the Future, Nothing Else, If It Is As If It

2015, textes de Claudia La Rocco, Mirjam Varadinis (en/fr); graphisme Hubert & Fischer; 248 p., 16,5 x 22,5 cm; co-éd. Edizioni Periferia, Lucerne-Poschiavo et CCS.



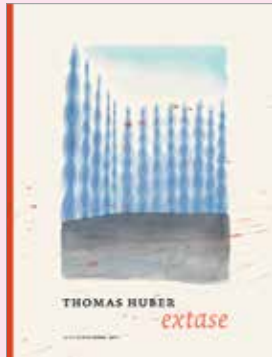
CCS
30 ans à Paris

2015, 30 textes par 30 auteurs + photos, entretien Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser, Daniel Jeannet, avec Martine Béguin; graphisme et photos Ludovic Balland; 412 p., 23,2 x 30,6 cm; co-éd. CCS et Les Éditions Noir sur Blanc.



DENIS SAVARY

2016, textes d'Abraham Adams, Stéphanie Moisdon, Jan Verwoert, Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser, entretiens de l'artiste avec Samuel Gross (fr/en); graphisme Schaffter Sahli; 224 p., 19,5 x 26,5 cm; éd. CCS; éd. tête: sérigraphie, 70 x 50 cm, 50 exempl.



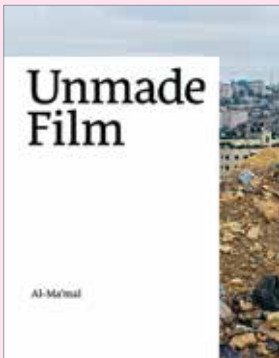
THOMAS HUBER
extase

2017, texte de Thomas Huber et légendes (de/fr/en); graphisme doppelpunkt Kommunikationsdesign GmbH; 192 p., 27,5 x 36 cm; éd. CCS; éd. tête: aquarelles, 25,5 x 33,3 cm, 15 uniques.



LUCIANO RIGOLINI
Surrogates

2012, livre d'artiste; graphisme Sidi Vanetti; 128 p., 15,7 x 21 cm; co-éd. CCS et Musée de l'Élysée, Lausanne; éd. tête: photo, 25,8 x 20,3 cm, 5 sujets, 40 exempl. + 10 HC



URIEL ORLOW
Unmade Film

2013, textes de Erik Bullof, Yoa'd Ghanadry, Avery Gordon, Esmail Nashif, Ilan Pappé, Hanan Toukan, Andrea Thal, Uriel Orlow (de/en/fr/ar); graphisme Sonja Zagermann, Georg Rutishauser; vol. textes 272 p., vol. images 164 p.; éd. Edition fink, Zurich, avec CCS.



HEIDI BUCHER

2013, textes de Heike Munder, Philip Ursprung, Julia Höck & Hannes Maye, Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser (fr); graphisme Jocelyne Fracheboud; 32 p., 21 x 28,5 cm; éd. CCS.



MARC BAUER
The Collector

2013, livre d'artiste; graphisme Marie Lusa; 216 p., 14,4 x 20,5 cm; éd. CCS; éd. tête: impression rehaussée au crayon, 32 x 45 cm, 7 sujets, 1 ensemble de 12 + 23 exempl.



SILVIA BÄCHLI ERIC HATTAN
Situera la différence

2017, publication d'artiste; pochette PVC 25 x 34 cm contenant 6 posters pliés et un livret de textes; entretien des artistes avec J-P. Felley & O. Kaeser, texte de P. Javault; graphisme J. Fracheboud; éd. CCS; éd. tête: impression de collages, 50 x 40 cm, 20 exempl. + 6 EA.



GUILLAUME PILET
My Life as a Parade

2018, livre d'artiste (en); graphisme Adeline Mollard; 96 p., 16,5 x 22,5 cm; co-éd. l'artiste et CCS.



PAULINE JULIER
Naturalis Historia

2018, textes de Anna Manubens, Cyril Neyrat, Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser, entretiens de l'artiste avec Philippe Descola, Bruno Latour; graphisme Ludovic Balland; 504 p., 16,9 x 26,2 cm; éd. CCS, avec Ferme-Asile, Sion; éd. tête: photo, 5 sujets, 20 exempl + 10 EA.



ALEXANDRA BACHZETSIS
An Ideal for Living

2018, livre d'artiste; texte et poème de Paul B. Preciado; graphisme Julia Born; 60 p. + insert en leporello, 20 x 29 cm; éd. CCS



Podcast du Centre culturel suisse Paris 2011-2018

De nombreuses conférences et tables rondes ont été filmées. En voici une sélection. Retrouvez-les en podcast sur www.ccsparis.com



• Soigner des images

table ronde avec Laure Murat, Erik Bullof, Uriel Orlow, 07.05.2013

• La Ribot

en discussion avec Marie Muracciole, 07.06.2013

• Olivier Mosset

en discussion avec Marc-Olivier Wahler, 21.01.2014

• Les prix Rodolphe Töpffer de la Ville de Genève

table ronde avec Dominique Goblet, Benoît Peeters, Bastien Vivès, Pierre Wazem, modération Roland Margueron, 22.01.2014

• L'expérience Furkart

table ronde au Centre Pompidou avec Paul-Armand Gette, Max Wechsler, modération Olivier Kaeser, 22.02.2014

• Rémy Zaugg

table ronde avec Bernard Blistène, Bernard Fibicher, Franck Gautherot, modération Olivier Kaeser, 20.02.2015

• Thomas Hirschhorn

en discussion avec Sally Bonn à propos du livre *Une volonté de faire*, 30.06.2015

• Jeux sérieux, l'essai transformé...

table ronde avec Olivier Hadouchi, François Niney, Véronique Terrier Hermann, Marie Voignier, modération Bertrand Bacqué, Jean Perret, 04.10.2016

• Jeux sérieux, l'essai transformé...

table ronde avec Lucrezia Lippi, Valérie Mavridorakis, Nicolas Rey, Noëlle Pujol, modération Cyril Neyrat, Clara Schulmann, 05.10.2016

• Film d'esprit Dada

suite à des projections, table ronde avec John Canciani, Aline Juchler, Enrico Camporesi, modération Juri Steiner, 21.10.2016

• Ueli Sigg

table ronde au Centre Pompidou, 24.10.2016

• Else #12

table ronde avec Joshua Chuang, Tatyana Franck, Marie Lusa, Jean-Hubert Martin, 10.11.2016

• La post-photographie, un nouveau paradigme ?

table ronde dirigée par Duncan Forbes, avec Melanie Bühler, Joshua Chuang, David Cunningham, Camille Le Houezec et Jocelyn Villemont, Nadine Wietlisbach, 11.11.2016

• Bot Like Me kick-off

table ronde avec Rolf Pfeifer, Carmen Weisskopf et Domagoj Smoljo (Mediengruppe Bitnik), modération Sophie Lamparter, Luc Meier, 02.12.2016

• Bot Like Me – Data Manifestos

table ronde avec Hannes Grassegger, Hannes Gassert, collectif RYBN, modération Sophie Lamparter, Luc Meier, 03.12.2016

• Bot Like Me –

Cloud Labor, Pretty Bot Jobs

table ronde avec Nicolas Nova, Yves Citton, Patrick Keller, modération Marie Lechner, 03.12.2016

• Bot Like Me

– Botocene & Algohghosts

table ronde avec Tobias Revell et Natalie Kane, Gwenola Wagon, Jeff Guess, modération Joël Vacheron, Nicolas Nova, 03.12.2016

• Thomas Huber, Séance

lecture puis discussion avec Sandrine Morsillo, Richard Conte, 25.01.2017

• Écrits d'art brut à voix haute

avec Anne Suarez, Lucienne Peiry, Alain Fromager, 12.09.2017

• Unfamiliar Familiarities

table ronde avec Alinka Echeverria, Tatyana Franck, Peter Pfrunder, Simon Roberts, Lars Willumeit, 09.11.2017

• Augmented Photography

table ronde avec Ann-Christin Bertrand, Maxime Guyon, Milo Keller, Camille Le Houezec et Jocelyn Villemont, Joël Vacheron, 10.11.2017

• American Readers at Home

de Ludovic Balland, en discussion avec Diane Dufour, Serge Michel, modération Anaël Pigeat, 24.01.2018

• Droits des artistes

avec Tiphanie Blanc, Marc Rossier, Grégory Jérôme, Nicolas Rivet, Clovis Duran, 25.04.2018

• Engagement privé pour l'art – Suisse et France

table ronde avec Hedy Graber, Olivier Kaeser, François Quintin, Catia Riccaboni, Nina Zimmer, modération J. Emil Sennewald, 29.05.2018

• Rebonds et ricochets dans l'art

à propos du livre *Naturalis Historia* de Pauline Julier, en discussion avec Jean-Christophe Bailly, Ludovic Balland, Cyril Neyrat, modération Aude Lavigne, le 25.06.2018

• Harald Szeeman –

Musée des obsessions

par Glenn Phillips, 16.10.2018 (à venir)

• Matthias Bruggmann

table ronde à propos de son livre *Un acte d'une viloeence indicible*, avec Lydia Dorner et d'autres invités, modération Claude Guibal, 10.11.2018 (à venir)

• Furk'art

table ronde avec Luc Deleu, Jean Le Gac, Jean-Luc Manz, Patricia Nussbaum, modération Olivier Kaeser, 13.11.2018 (à venir)



• Peter Zumthor

au Centre Pompidou, 19.05.2011

• Gramazio & Kohler

par Fabio Gramazio et Matthias Kohler, au Centre Pompidou, 02.12.2011

• Herzog & de Meuron

par Jacques Herzog, au Centre Pompidou, 08.12.2011

• Bauart

par Emmanuel Rey, 05.06.2012

• Gion A. Caminada

21.09.2012

• Timber project –

L'innovation en bois

table ronde avec Yves Weinand, Marc Mimram, Odile Seyler, 25.10.2012

• Christ & Gantenbein

par Emanuel Christ, 07.02.2014

• Estudio Barozzi Veiga

MCBA Lausanne et Bündner Kunstmuseum Coire, avec Fabrizio Barozzi, Bernard Fibicher, Stephan Kunz, 23.05.2013

• Musée international de la Croix-

Rouge et du Croissant-Rouge

avec Roger Mayou, Patrick Reymond (atelier oi), 10.10.2013

• David Chipperfield

au Centre Pompidou, 30.10.2013

• Luigi Snozzi

au Centre Pompidou, 03.02.2014

• Miller & Maranta

par Quintus Miller, 06.02.2014

• EM2N

par Mathias Müller, 27.04.2014

• agps

par Marc Angéil, Sarah Graham et Manuel Scholl, 17.09.2014

• Buchner Bründler

par Andreas Bründler, 02.10.2014

• Jürg Conzett

au Centre Pompidou, 24.11.2014

• Silvia et Reto Gmür

04.12.2014

• Charles Pictet

21.01.2015

• Philippe Rahm

04.02.2015

• Fuhrimann Hächler

par Gabrielle Hächler, 03.03.2015

• Marcel Meili

Studio Basel, 19.05.2015

• pool

par Matthias Heinz, 12.05.2015

• Georges Descombes

avec Gilles A. Tiberghien, Jean-Marc Besse, 08.03.2016

• Günther Vogt

24.03.2016

• Localarchitecture

par Manuel Bieler, Antoine Robert-Grandpierre et Laurent Saurer, 18.05.2016

• Burkhalter Sumi Architekten

par Christian Sumi, 08.11.2016

• :mlzd

par Daniele Di Giacinto et Pat Tanner, 24.01.2017

• Pierre-Alain Dupraz

05.05.2017

• Peter Märkli

au Centre Pompidou, 22.05.2017

• Degelo Architekten

par Heinrich Degelo, 30.11.2017

• Made in

par François Charbonnet, 23.01.2018

• Logements :

expérimentations zurichoises

table ronde avec Alain Croubalian, Lurker Grand, Franz Treichler, Bernard Trontin, VJ set de Piero Glina, 15.11.2013

• Massimo Furlan

en discussion avec Vincent Baudriller, 14.10.2014

• Milo Rau / IIPM

à l'issue de *Breivik's Statement*, débat avec Richard Millet, Milo Rau, Sascha Ö. Soydan, modération Arnaud Laporte, 05.03.2015

• Dorian Rossel

en discussion avec Jean-Xavier de Lestrade, Olivier Broche, modération Arnaud Laporte, 28.01.2016

• Marie-Caroline Hominal

Where's the MC émission de radio avec des invités, 26.10.2018 (à venir)

• Stefan Kaegi

en discussion avec Richard Fackoviak à propos de la pièce *Nachlass*, modération Antoine de Baecque, 12.11.2018 (à venir)



• Gavillet & Rust

par Gilles Gavillet, 07.03.2013

• Ruedi Baur

19.06.2013

• François Rappo

31.10.2013



• Jérôme Meizoz

en discussion avec Marie Hélène Lafon, Pierre Bergounioux, *D'un monde à l'autre...*, 04.06.2013

• La scène musicale underground suisse 80's

table ronde avec Alain Croubalian, Lurker Grand, Franz Treichler, Bernard Trontin, VJ set de Piero Glina, 15.11.2013

• Massimo Furlan

en discussion avec Vincent Baudriller, 14.10.2014

• Milo Rau / IIPM

à l'issue de *Breivik's Statement*, débat avec Richard Millet, Milo Rau, Sascha Ö. Soydan, modération Arnaud Laporte, 05.03.2015

• Dorian Rossel

en discussion avec Jean-Xavier de Lestrade, Olivier Broche, modération Arnaud Laporte, 28.01.2016

• Marie-Caroline Hominal

Where's the MC émission de radio avec des invités, 26.10.2018 (à venir)

• Stefan Kaegi

en discussion avec Richard Fackoviak à propos de la pièce *Nachlass*, modération Antoine de Baecque, 12.11.2018 (à venir)

• Ludovic Balland

30.01.2014

• Aude Lehmann

13.05.2014

• NORM

par Dimitri Bruni et Manuel Krebs, 20.11.2014

• Bonbon

par Valeria Bonin et Diego Bontognali, 19.03.2015

• Julia Born

28.05.2015

• Elektromog

par Marina Brugger et Marco Walser, 27.01.2016

• Maximage

par David Keshavjee et Julien Tavelli, 04.02.2016

• Marie Lusa

17.05.2016

• Atlas Studio

par Martin Andereggen, Claudio Gasser et Jonas Wandeler, 29.11.2016

• Prill Vieceli Cremers

par Sebastian Cremers, Tania Prill et Alberto Vieceli, 28.02.2017

• Laurent Benner

09.05.2017

• Baldinger-Vu-Huu

par André Baldinger et Toan Vu-Huu, avec Thomas Sipp, 13.09.2017

• Schaffter Sahli

par Vincent Sahli et Joanna Schaffter, 16.11.2017

• Teo Schifferli

22.03.2018

• Urs Lehni et Olivier Lebrun

30.05.2018

• Hubertus Design

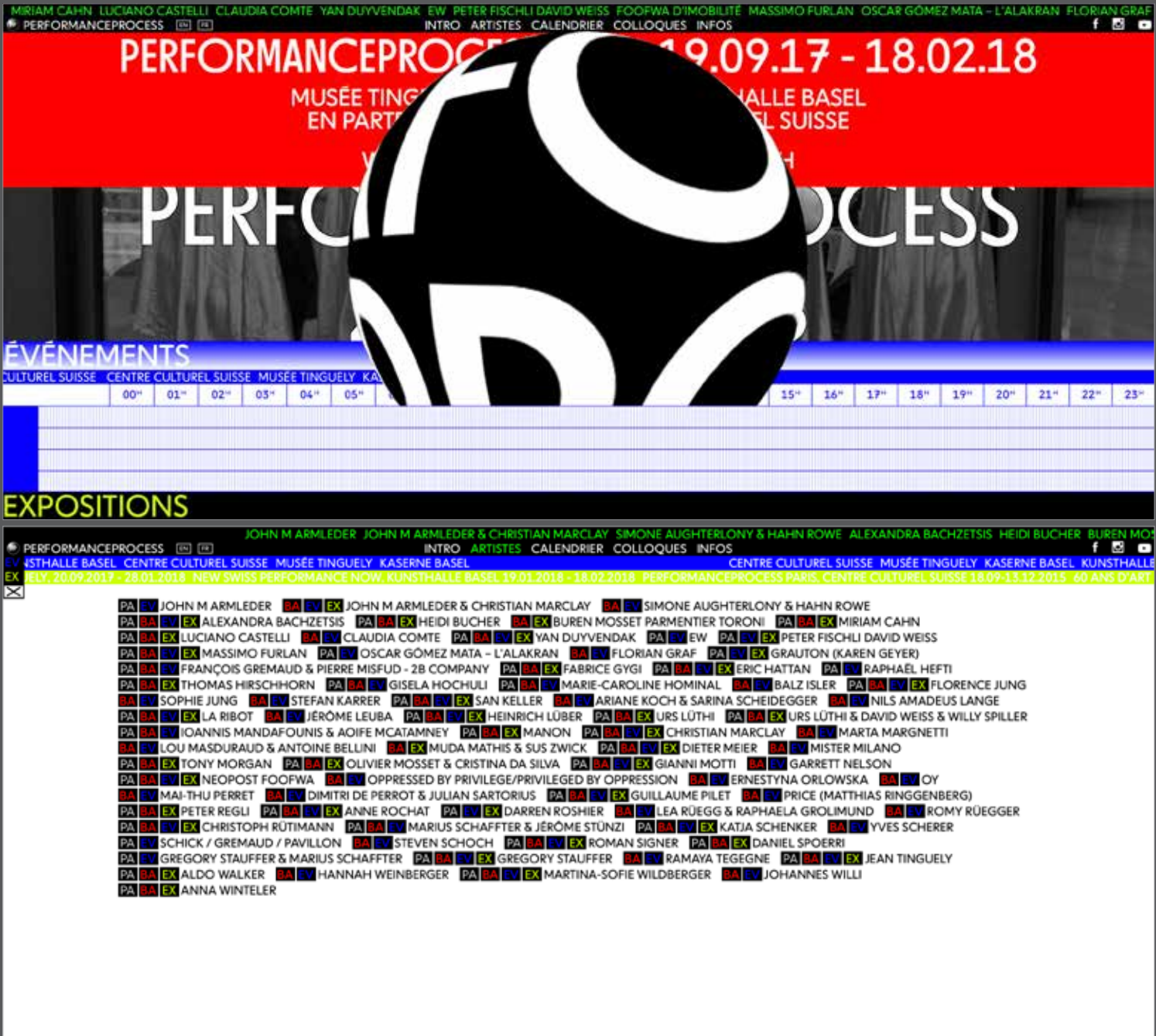
par Kerstin Landis et Jonas Voegeli, 11.09.2018 (à venir)

• Jocelyne Fracheboud

11.10.2018 (à venir)

www.pprocess.ch

Le site www.pprocess.ch offre une archive du projet *PerformanceProcess – une approche de la performance en Suisse de 1960 à nos jours*, présenté au Centre culturel suisse en 2015, et dans une autre version à Bâle en 2017-2018, dans et avec le Musée Tinguely, Kaserne Basel et Kunsthalle Basel. Documentant notamment les projets réalisés par les 74 artistes, groupes ou compagnies, il constitue l'une des plus importantes archives sur la performance en Suisse.



Cie STT **Germaine Acogny**

Brigitte Denis Podalydès

Richard Galliano Alexander Vantournhout

Cie Alias **Tiago Rodrigues**

Jérôme Deschamps Trio Joubran

Blanche Gardin Arthur H

La Mondiale générale **Dakh Daughters**

Ariane Mnouchkine Pierre Rigal

Perrine Valli **Peter Brook**

Elina Duni Stereoptik

Les Chiens de Navarre

T
F
M
Théâtre
Forum
Meyrin

Saison 18-19
forum-meyrin.ch
Genève / Suisse

Design & DA © the Workshop - Photo © Jean-Louis Fernandez



SWISS WINE

adveo.ch

ESCAPADES HELVÉTIQUES

Voyager c'est dans votre nature. Le temps d'une escapade, retrouvez les vins suisses de caractère dans vos restaurants préférés.

Tendre, élégant, doux, raffiné, riche, subtile ou pétillant... bienvenue au pays des arômes.

Plus d'infos

swisswinegourmet.ch

A déguster avec modération

Suisse. Naturellement.



SWISS WINE

POCHE

18_19

saison_ensemble

faire bouger les lignes

GVE

La Bâtie-Festival de Genève

— commandes pluridisciplinaires
31.08-09.09

GVE > MEX > GVE
POCHE / GVE accueille DramaFest

— Bajo el signo de Téspis
(Sous le signe de Thespis)
texte_José Manuel Hidalgo
mise en scène_mAthieu Bertholet
20-23.09

— El funesto destino de Karl Klotz
(Le destin tragique de Karl Klotz)
texte_Lukas Linder
mise en scène_Damián Cervantes
26-29.09

ensemble1-6

— la résistance thermique
texte_Ferdinand Schmalz
mise en scène_Jean-Daniel Piguet
15.10-16.12

// Les bains à ceux qui
prennent des bains! //

— La Largeur du Bassin

texte_Perrine Gérard
mise en scène_Lucile Carré
12.11-16.12

// C'est dans l'eau
que j'aime voir flou. //

— La Côte d'Azur

(Romy et Alain sont dans une piscine)
texte_Guillaume Poix
mise en scène_Manon Krüttli
03-16.12

// Je n'ai peur de rien
au monde sauf de moi. //

— Havre

texte_Mishka Lavigne
mise en scène_Anne Bisang
28.01-17.03

// Ici, maintenant:
c'est un instant étranger. //

— La chute des comètes
et des cosmonautes

texte_Marina Skalova
mise en scène_Nathalie Cuenet
04.02-17.03

// Vous n'auriez pas
une autre planète? //

— Le brasier

texte_David Paquet
mise en scène_Florence Minder
04.03-17.03

// Je t'avale, tu m'avales,
on s'avalanche. //

accueil4

— L'Histoire mondiale de ton âme

texte_Enzo Cormann
mise en scène_Philippe Delaigue
01.04-14.04

// la grande cavale
de l'esprit //

Théâtre / Vieille-Ville
+41 22 310 37 59
poche---gve.ch

L'actualité éditoriale suisse / Arts / Sélection du CCS



BATIA SUTER
Radial Grammar
Roma Publications

C'est beau un livre de Batia Suter, aussi beau que ses expositions. L'accumulation d'images étranges et fascinantes qui se trouve habituellement augmentée à l'échelle de l'architecture du lieu de présentation des installations, est ici concentrée entre les mains du lecteur dans un rapport tout aussi physique. *Radial Grammar* décline un catalogue des formes circulaires issues du magma d'images contemporaines en circulation et qui étaient présentes dans l'exposition éponyme au Bal à Paris en 2018, et dont *Le Phare* s'était fait l'écho dans le numéro précédent. Un texte d'Henri Michaux de 1968 vient offrir un pendant poétique, et l'index de l'ouvrage donne la source scientifique à l'origine des images glanées. Denis Pernet



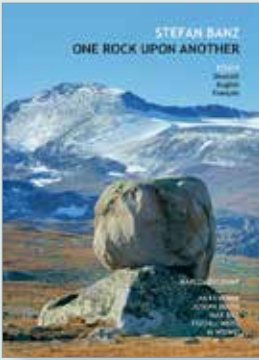
DEJAN GACOND ET MEHDI BENKLER
Kilbi est un autre/Kilbi is another
Knock On Press

Un livre de photographies de Mehdi Benkler (qui photographie aussi le Montreux Jazz Festival) et de textes de l'écrivain Dejan Gacond (lui-même aussi musicien) célèbre les 20 ans d'un des festivals les plus singuliers de Suisse. Lové dans un village du canton de Fribourg, Dürdingen – ou Guin en français – le fameux festival Bad Bonn Kilbi a su donner une place de choix aux cultures musicales alternatives rock et électroniques. Le dialogue poétique entre textes et images noir et blanc crée des résonances avec la musique évoquée et la vie du village. L'ambiance unique de ce festival hors normes est rendue avec générosité dans un ouvrage au parfum punk et à la couverture miroir. DP



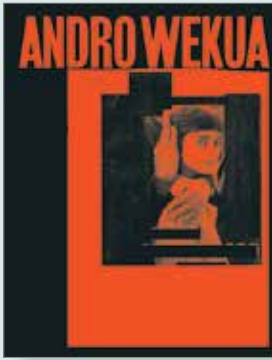
ARNAUD ROBERT
Genève aux rythmes du monde
Labor et Fides

Grand journaliste de la presse romande, Arnaud Robert rend ici un vibrant hommage aux Ateliers d'ethnomusicologie de Genève qui fêtent leur 35^e anniversaire. Fondés en 1983 par l'ethnomusicologue Laurent Aubert et un groupe d'« activistes des sons libres » comme le note l'éditeur, les Ateliers ont invité des Afghans en exil, des Africains qui peinaient de plus en plus à obtenir des visas et ont offert aux Genevois un panorama des arts musicaux. Le livre dresse un portrait critique et passionné de la Genève internationale et du risque de confinement des cultures extra-occidentales. Richement illustré, l'ouvrage est magnifiquement mis en page par les graphistes Notter+Vigne. DP



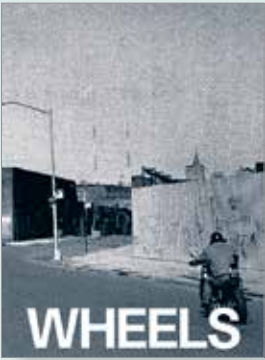
STEFAN BANZ
One Rock Upon Another
Les presses du réel /
Verlag für moderne Kunst

L'artiste et spécialiste de Marcel Duchamp Stefan Banz, livre un nouvel opus de textes rédigés entre 2013 et 2017. Le cofondateur, avec Caroline Bachmann, de la minuscule Kunsthalle Marcel Duchamp à Cully revient sur le rapport que certains artistes ont entretenu avec l'œuvre du maître de l'avant-garde. Comment Max Bill organise-t-il la première exposition institutionnelle de Duchamp? Quelle influence cette exposition a-t-elle sur Peter Fischli et David Weiss? Pourquoi l'artiste chinois Ai Weiwei rend-il régulièrement hommage à l'œuvre du Franco-Américain? Comment le roman de Jules Verne *Le Rayon vert* a-t-il influencé *Le Grand Verre*, une des pièces majeures de Duchamp? DP



ANDRO WEKUA
JRPI Ringier

Né en 1977 à Sukhumi, en Géorgie, Andro Wekua vit aujourd'hui à Berlin. Il s'est notamment fait connaître avec ses étranges sculptures hyperréalistes d'enfants parfois masqués, souvent maltraités, toujours ambigus. Un mélange entre esthétique et violence macabre que l'on retrouve comme un leitmotiv dans son œuvre déroutante et inclassable qui multiplie les collisions, les collages et les greffes comme pour mieux parasiter chez le spectateur toute recherche d'univocité. Publié à l'occasion de son exposition à la Kunsthalle de Zurich cet été, ce gros ouvrage intègre une première partie conçue comme un livre d'artiste. Il propose ensuite un survol des œuvres produites ces dix dernières années. Un inquiétant voyage au cœur de ses obsessions. MD



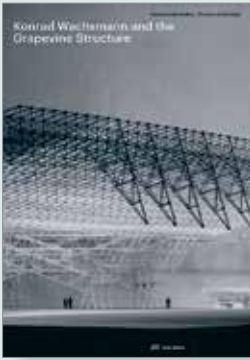
OLIVIER MOSSET
Wheels
Edition Patrick Frey

Peintre et motard, le Suisse Olivier Mosset a toujours revendiqué cette double identité. Celui qui s'est fait connaître à Paris avec sa participation au groupe BMPT et par ses cercles noirs sur fond blanc n'a pas hésité, dans les années 1990, à faire trôner ses bolides devant ses toiles monochromes ou rayées comme autant de luxueux *ready-made*. Ce livre revient sur la carrière de Mosset à la lumière de sa fascination pour les motos et les voitures. Il réunit, outre un essai de l'historien d'art Philip Ursprung et une interview de l'artiste, une chronologie descriptive de tous les véhicules possédés par l'artiste au cours de sa vie, dont de nombreuses Harley Davidson et plusieurs Chevrolet. MD



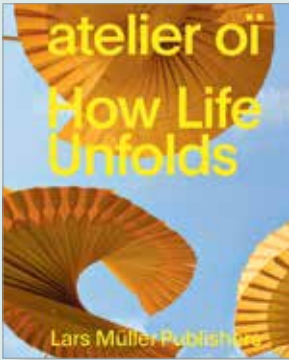
DANCING IN THE STREET
Peter Knapp et la mode
Éditions du Chêne

Les couvertures du magazine *Elle*, dans les années 1960 et 1970, c'est lui. Lui aussi qui a créé l'image dynamique et moderne de Courrèges en réalisant une quarantaine de numéros de l'émission culte *Dim' Dam' Dom'*. Lui encore qui a mis en page de nombreux ouvrages aux Éditions du Chêne tout en poursuivant une œuvre personnelle. Artiste polymorphe et inclassable, photographe, directeur artistique et auteur, le Suisse Peter Knapp (né en 1931) se définit lui-même comme un « faiseur d'images ». Publié à l'occasion de son exposition à la Cité de la mode et du design à Paris, ce livre raconte un demi-siècle de mode à travers plus de 200 photographies. Un monde où la lumière est reine, et où la femme rit, saute et danse. MD



KONRAD WACHSMANN
AND THE GRAPEVINE STRUCTURE
Park Books

Sa vie durant, l'architecte moderniste allemand Konrad Wachsmann (1901-1980) s'est passionné pour les processus de construction. En particulier pour la préfabrication des différents composants du bâtiment et leur assemblage dans un système modulaire. Les architectes zurichois Marianne Burkhalter et Christian Sumi lui ont consacré des années de recherches. Les voici synthétisées dans un livre qui met l'accent sur la « Grapevine Structure », cet élément de construction universel développé en 1953 par Wachsmann. L'occasion de mieux cerner la figure et l'importance de cet homme qui, avec Buckminster Fuller, s'impose comme l'un des précurseurs intellectuels du mouvement high-tech. MD



ATELIER OÏ
How Life Unfolds
Lars Müller Publishers

Il y a trente ans, trois jeunes designers s'installent à La Neuveville, au bord du lac de Bièvre. Ils se nomment Aurel Aebi, Armand Louis et Patrick Reymond. L'Atelier Oï est né. Parmi leurs premiers projets figurent un lit, des lampes, mais également une contribution à Expo.02 ou la construction d'une villa. En 2009, toujours à La Neuveville, le trio et ses collaborateurs prennent possession d'un ancien motel qu'ils réhabilitent et rebaptisent Moitel. Publié comme un projet indépendant à l'occasion de l'exposition du bureau au Museum für Gestaltung de Zurich, cet ouvrage interroge un processus créatif profondément original qui se joue des échelles et sans cesse repousse les frontières entre design et architecture. Mireille Descombes



URIEL ORLOW
Theatrum Botanicum
Sternberg Press

Le projet *Theatrum Botanicum* de Uriel Orlow s'est déployé entre 2015 et 2018 sur plusieurs supports: vidéo, installation, photographies, pièces sonores. Un livre lui est aujourd'hui consacré. Comment l'univers botanique est-il politisé, depuis les échanges coloniaux au XVII^e siècle jusqu'au commerce des fleurs pendant l'Apartheid en Afrique du Sud? Qu'en est-il du jardin que cultivent Nelson Mandela et ses codétenus dans la prison de Robben Island? Le livre propose deux parties qui s'entremêlent. L'une est consacrée au projet de l'artiste, reproductions d'œuvres, scripts de deux films. L'autre comprend une série d'essais commandés à divers chercheurs issus des champs aussi variés que les études postcoloniales, la critique d'art ou l'ethnobotanique. DP



MACHINES AND ROBOTS
Edition Digital Culture 5
Christoph Merian Verlag

Les machines, les automates et les robots ont toujours fasciné l'art et les artistes. Il suffit de penser au cinéma ou aux célèbres machines de Tinguely. L'arrivée des ordinateurs, de la digitalisation et d'Internet ont toutefois bouleversé la donne et changé nos vies. Piloté par Dominik Landwehr, réunissant textes et interviews de différents spécialistes, ce petit opusculé bilingue se propose de faire le point sur le sujet tout en offrant un cadre de réflexion intégrant différents discours. Il s'inscrit dans une série publiée par le Pour-cent culturel Migros sous le titre *Edition Digital Culture*. Tout en relativisant craintes et euphories, il rappelle notamment qu'il est nécessaire, mais pas toujours facile, de distinguer fait et fiction. MD



THOMAS HIRSCHHORN
Maps
JRPI Ringier

L'intérêt des rapports en art et philosophie qui habitent l'œuvre de Thomas Hirschhorn est au centre de cet ouvrage rétrospectif des *Maps*, ces grands schémas de 3 mètres par 4 que l'artiste réalise depuis 2003, parfois en dialogue avec le philosophe Marcus Steinweg. Coédité par l'historienne de l'art Julie Enckell Julliard, le livre permet de prendre la mesure de la complexité des propositions de l'artiste qui entremêlent collages d'images, extraits de textes et commentaires personnels, le tout relié par un réseau dense de flèches qui indiquent des correspondances poétique et politique. Le livre qui présente une grande quantité de planches des *Maps* est accompagné de textes de l'artiste et du philosophe. DP



BACKCOVERS
Summer Fall Winter Spring
Peter Fischli, Hilar Stadler (Eds)
Verlag der Buchhandlung Walther König

Depuis 1987, la Galerie Bruno Bischofberger de Zurich a régulièrement publié en quatrième de couverture de la revue *Artforum* une série de publicités évoquant avec humour et distance la vie traditionnelle en Suisse. Parallèlement, une série d'images similaires était également publiée à la fin du magazine *Kunstbulletin*. Réalisés autant par des photographes amateurs que par des professionnels, ces clichés avaient pour principe de coller avec les saisons, fonctionnant ainsi comme une sorte de calendrier. Cent quarante-sept de ces publicités sont réunies dans cet ouvrage qui accompagne leur présentation au Museum im Bellpark de Kriens. MD



JULIAN CHARRIÈRE
An Invitation to Disappear
Roma Publications

En 1815, l'éruption du mont Tambora, en Indonésie, l'une des plus puissantes de l'histoire, fit des dizaines de milliers de morts et eut des répercussions sur le climat du monde entier. En Suisse, notamment, l'été 1816 fut exécrable. Le cycle de fonte et de regel du glacier du Giétroz, en Valais, en fut profondément bouleversé et deux ans plus tard survint ce qu'on appelle et commémore cette année comme « la débâcle du Giétroz ». À travers photographies, film et installations, Julian Charrière revisite à sa façon le thème de la catastrophe et du désastre écologique tout en flirtant avec l'esthétique du sublime. Ce livre accompagne ses expositions à la Kunsthalle de Mayence, au Musée de Bagnes et au barrage de Mauvoisin. MD



PRÉSENCES DE L'HISTOIRE
Peter Zumthor et Mari Lending
Scheidegger & Spiess

En 2016, l'architecte Peter Zumthor demandait à l'historienne de l'architecture norvégienne Mari Lending de s'entretenir avec lui sur son projet de musée pour les mines de zinc d'Allmannajuvet, au sud de la Norvège. Le résultat, un petit livre en forme de dialogue, un parcours rythmé par les images quasi abstraites de la photographie d'architecture Hélène Binet. Dans cet entretien où s'invitent des écrivains comme Stendhal, Nabokov ou T.S. Eliot, l'architecte revient sur une question qui lui est chère. « Je veux, insiste-t-il, que mon architecture soit liée aux strates de la vie et du temps; je veux comprendre pourquoi et comment un objet particulier peut engendrer un flux particulier d'émotions et de souvenirs. » MD



JÉRÉMIE GINDRE
Losanges sur pierres des Alpes suisses
Bülbooks

Ce livre d'artiste se propose d'attirer l'attention des randonneurs sur une curiosité typique des montagnes suisses: les peintures de losanges, ces petites marques qui vous assurent que vous êtes sur la bonne voie et qui remplacent le traditionnel empilement de pierres commun à de nombreuses cultures. L'artiste a toutefois choisi de ne retenir que les signes peints sur pierres, histoire de rappeler les liens immémoriaux que l'homme entretient avec la peinture sur roche. Outre un « ABC de l'observation », son guide comprend également un échantillon de spécimens, quelques itinéraires et nous rappelle que « peindre un losange de son propre chef est interdit par la loi ». MD

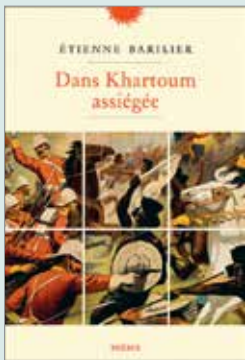
L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



ELISA SHUA DUSAPIN
Les Billes du Pachinko
Zoé

Corée, Japon, Suisse : l'été de Claire s'inscrit entre ces trois pôles. À Tokyo, la jeune femme tente de préparer un voyage en Corée du Sud pour ses grands-parents maternels qui ont fui la guerre civile il y a soixante ans. Le grand-père tient un petit salon de pachinko, ce jeu populaire, solitaire et sommaire, qui est l'apanage des réfugiés coréens, les Zainichis. La grand-mère, égarée, vit dans un monde de Playmobsils. Claire donne aussi des cours de français à une petite Japonaise de 10 ans, Mieko. En Suisse, Matthieu, son ami, termine sa thèse sur le Japon. Avec lui et avec ses parents, elle communique, difficilement, sur son portable. Avec ses grands-parents, elle parle un coréen déjà effacé et des bribes d'anglais ; le japonais, c'est avec

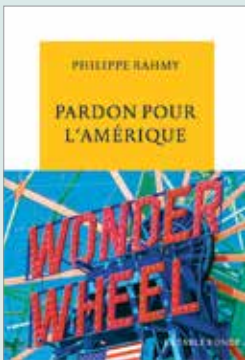
Mieko et sa mère. À 30 ans, Claire est à un carrefour. Dans la touffeur de l'été de Tokyo, elle flotte entre les langues, les cultures, les appartenances et les sentiments. De mère coréenne, Elisa Shua Dusapin est née en France en 1982 ; elle vit en Suisse. Son premier roman, *Hiver à Sokcho* (Zoé, 2016), plusieurs fois primé, a connu un grand succès. On retrouve dans *Les Billes du Pachinko*, le même détachement sobre et mélancolique. Doublement dépaycée, l'auteure porte sur le Japon un regard familier et distant à la fois, qui en fait ressortir l'étrangeté à nos yeux d'Occidentaux : nourriture, logement, loisirs, rapports humains. Quant à la Corée, elle reste jusqu'à la dernière page un horizon fantasmé. Qui franchira la frontière ? **Isabelle Rüf**



ÉTIENNE BARILIER
Dans Khartoum assiégée
Phébus

Soudan, 1884. Khartoum est assiégée par les troupes du Mahdi. Ce prophète et chef de guerre charismatique entend reprendre la ville à l'Égypte et rétablir un islam rigoureux. Pour défendre son allié et pour évacuer les rares Occidentaux, l'Angleterre détache le général Charles Gordon, mais tarde à lui envoyer les renforts nécessaires. Khartoum encerclée tombe en quelques mois dans un bain de sang. De cet épisode, Étienne Barilier tire un grand roman historique, en focalisant sur quelques figures d'Européens obstinés. Au centre, la forte personnalité de Gordon, dont l'intransigeance et le mysticisme font pièce à ceux du Mahdi. Alors que les vivres se raréfient, que les troupes ennemies approchent, Khartoum devient un huis

clos où s'exacerbent les passions. Des franciscains ont été enlevés, exécutés ou forcés d'abjurer. Les autres ont abandonné la mission où seules œuvrent deux femmes à l'héroïsme discret. Restent sur ce navire en perdition un communard en fuite, un archéologue naïf et obstiné, un consul débonnaire et pas très courageux, des trafiquants d'esclaves et d'ivoire, un nobliau particulièrement pervers et quelques officiers anglais et égyptiens. On sent l'auteur fasciné par l'étrange personnalité de Gordon, ce saint laïc et tourmenté, par son abnégation, ses contradictions et son sacrifice. L'islamisme prôné par Daech et par les dirigeants du Soudan donne à ce roman fortement documenté une résonance particulière. **IR**



PHILIPPE RAHMY
Pardon pour l'Amérique
La Table Ronde

Le dernier voyage de Philippe Rahmy aura été pour l'Amérique, celle des condamnés à mort innocents, des ouvriers latinos, des Indiens. L'écrivain travaillait sur le manuscrit de ce récit, en résidence à la fondation Michalski, en Suisse, quand il est décédé, à 52 ans. Il souffrait de la maladie des os de verre et c'est en fauteuil roulant qu'il a parcouru le Sud profond. *Pardon pour l'Amérique* est un livre violent, débordant de vie, généreux, en empathie. La sauvagerie des rapports sociaux fascine Rahmy, qui trace un parallèle entre sa situation de handicap et la précarité de ses interlocuteurs dans la toute nouvelle Amérique de Trump. Il a des envolées lyriques, des accès de fatigue, d'indignation. Près de Naples, Floride,

il assiste à un pow-wow d'une grande dignité chez des Indiens Miccosukee qui ont refusé de gérer des casinos et de faire allégeance à l'argent-roi. À l'hôpital de Tampa, Engeli lutte depuis des années contre les fantômes de la guerre en Irak. Ichi voudrait entrer à la NASA. Silvia mobilise les travailleurs frontaliers surexploités. L'écrivain, lui, ramasse les tomates avec eux. Mais son regard s'attarde aussi sur une abeille, un soleil « pointu ». Il se souvient de Truman Capote, de la journaliste Hanna Krall et de la photographe Gertrud Krull. Son enfance combative lui revient dans des pages bouleversantes, sans le moindre pathos. Au bout de la route, confronté au silence d'un condamné, il comprend que désormais pour lui, « seule la littérature ». **IR**



MARINA SALZMANN
La Tour d'abandon
Bernard Campiche

À son retour de voyage, Anna découvre, sur le mur de sa chambre, une femme dont le buste jaillit de la paroi comme une figure de proue. Parfois cette créature semble s'en détacher, gémit un peu, puis retourne à son silence. Un jour, celle-ci disparaît. L'enquêtait sur une *Annonciation* du Caravage, dérobée, cachée, détruite peut-être. La mafia l'aurait-elle trouvé trop curieux ? Cette toile volée renvoie à d'autres œuvres du peintre qui obsédait Pablo, en particulier à un sanglant *Judith et Holopherne*.

D'où sortent les personnages de pantomime qui guident Anna dans la ville du Sud ? Des secrets longuement dissimulés refont surface, des souvenirs de jeunesse partagés et enfouis. D'autres figures d'égarées traversent le livre : l'ombre de la folie plane, mais elle ne saurait empêcher le réconfort de l'amitié. Un peintre apprivoise sur la toile les rêves des autres. Un chien perdu, qu'elles nomment Trouvé, s'attache à Anna et à sa voisine, Tess, la Portugaise au destin tragique. Dans la « tour d'abandon » où elles habitent, les chambres se répartissent autour d'un escalier en colimaçon qui semble descendre sans fin. Une atmosphère de conte de fées, poétique et légère, masque l'abîme sur lequel dansent les personnages. **IR**



ALAIN CLAUDE SULZER
La jeunesse est un pays étranger
Jacqueline Chambon

De sa vie, l'auteur « ne se souvient pas du début et ignore la fin », comme toute autobiographie, la sienne est donc lacunaire. Aussi, c'est par fragments, dans un désordre bien agencé, qu'il évoque ses années de formation, dans une villa bourgeoise près de Bâle. Villa conçue par un père moderniste, dans les années 1950, moquette et murs noirs, mais éducation surannée. Le garçon découvre la musique, le rock, le théâtre, la danse, son homosexualité, tous éléments subversifs pour le père. Entre une mère qui ne parle que le français et un milieu où règne l'allemand, sa sensibilité en éveil découvre le refuge de l'écriture. Ce sera pour la vie. Alain Claude Sulzer fait revivre avec finesse les années 1950 à 1970. **IR**



CHRISTIAN HALLER
La Musique engloutie
Zoé

1926 : la famille S. quitte Bucarest pour rentrer en Suisse. Pour la mère du narrateur, aujourd'hui vieille dame égarée, la grande maison bourgeoise est restée à jamais le lieu de la nostalgie, de l'enfance perdue, d'un monde préservé et endormi. Que signifie la musique tonitruante qui vibre dans sa tête et l'empêche de penser ? Son fils, archéologue, se penche sur les strates de ce passé. Il se rend en Roumanie pour retrouver les souvenirs de sa mère, mais c'est un pays dévasté par la guerre, la déportation de ses Juifs et la dictature qu'il découvre. Premier tome d'une trilogie familiale, ce roman prend appui sur les photographies, les objets, les vestiges du passé pour en reconstituer une vérité mouvante. **IR**



MARINA SKALOVA
Exploration du flux
Seuil/Fiction & Cie

Marina Skalova, née en URSS en 1988, a séjourné à Paris et à Berlin avant de s'installer en Suisse où elle travaille avec des migrants. Dramaturge, poétesse, traductrice, elle a choisi de cerner le monde contemporain à travers les flux : flux humains poussés par les guerres ou le besoin, flux qui traversent le corps, flux monétaires et marchands, flux d'informations ou de mensonges. Et flux de sa colère qui déferle. En spirales et en entrelacs, jouant de ses nombreuses langues, avec une naïveté assumée et sans trop d'illusions, elle risque le coup : « Ce que peut la littérature face à ce présent/pas grand-chose sûrement/et cette chose/les vagues la recouvrent. » Un petit livre dense, courageux et vibrant. **IR**



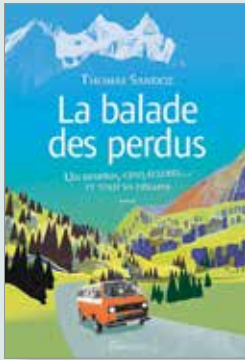
VIRGILE ÉLIAS GEHRIG
Peut-être un visage
L'Âge d'homme

Un matin, devant sa glace, Thomas Fourvières s'aperçoit que son visage s'efface. Il quitte alors sa femme Marie, enceinte d'un enfant nommé Europe. Ne sommes-nous que des animaux programmés pour nous reproduire, esclaves de nos hormones ? Effrayé, Thomas, accompagné par les lettres de son père, part en quête de son identité, la pièce manquante de son puzzle intime. Sur les routes d'Europe, justement, il constate que nombreux sont les êtres sans visage, coquilles vides, réduites à leur rôle social. Le chemin qui passe par Berlin, les Balkans, la Grèce, le mène à Chypre où le professeur Grigorios, un ascète érudit, l'initie aux arcanes des bibliothèques. Par l'écriture, Thomas retrouvera-t-il un visage ? **IR**



ÉRIC CHEVILLARD
Feuilleton
La Baconnière

Entre 2011 et 2017, Éric Chevillard a tenu un « feuilleton » dans *Le Monde des livres*. Ces critiques, très suivies, étaient pour la plupart des exercices d'admiration, chaleureux, incitant à la découverte. Mais parfois, dans les ouvrages encensés, la platitude, la vulgarité, la prétention résonnaient comme autant d'insultes à une idée exigeante de la littérature. Pour la défendre, Chevillard développait alors toutes les ressources de son ironie. Un éditeur suisse a décidé de publier cent cinquante-trois de ces chroniques, cruelles ou enthousiastes, petites machines de précision, qui dessinent en creux le portrait d'un écrivain à travers ses goûts et dégoûts, et transcendent l'actualité qui les a suscitées. **IR**



THOMAS SANDOZ
La Balade des perdus
Grasset

Ils sont quatre jeunes dans un minibus, sous la conduite d'une éducatrice plus égarée qu'eux, emportés dans un *road trip* burlesque mené avec brio par Thomas Sandoz. Chacun porte le fardeau d'un handicap, plus ou moins invalidant. Luc dépend de son fauteuil roulant ou de ses béquilles, mais il a l'autodérision et la lucidité nécessaires pour déjouer les discours lénifiants que leur sert l'institution. C'est lui, le narrateur, vedette des réseaux sociaux dépassé par son pouvoir. Les mésaventures de ce petit troupeau d'hurluberlus révèlent la méfiance, le mépris, l'hostilité que masque en général la politesse des bien-pensants. *La Balade des perdus* figure dans la première sélection du prix Renaudot. **IR**



CORINNE DESARZENS
L'Italie, c'est toujours bien
La Baconnière

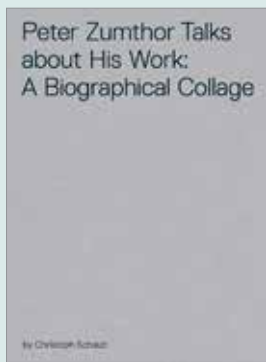
« L'Italie, c'est toujours bien », surtout quand on arpente les petites villes des Marches, sous la conduite d'une guide avisée, experte en trésors cachés. Le petit groupe, curieux et gourmand, sait apprécier les olives farcies d'Ascoli Piceno et les discours savants des historiens de l'art et des poètes. Lorenzo Lotto devient un compagnon de route. Au cœur du livre, son étrange *Annonciation*, le chat tout hérissé, la Vierge effarée, dans sa robe rouge qui répond à celle de Dieu, là-haut dans le ciel, et au châte amené à jouer un grand rôle pendant le voyage. Le « cour d'air » que fait passer le vieux Lotto dans l'art, les émotions des touristes attestent de ce leitmotiv : « L'Italie, c'est toujours bien ». **IR**



LOYSE PAHUD
Les Petits Hommes d'Antonia
L'Aire

Antonia parcourt les vestiges étrusques avec Stéphane. Nouvel amour, approches prudentes, malentendus et bonne volonté. Pendant ce temps, dans les montagnes enneigées, Bruno affronte l'hostilité de ses enfants envers Judith et les bouderies de sa compagne. En Italie, Stéphane plombe l'atmosphère en évoquant les filles qu'il a aimées et ses regrets d'archéologue raté. Il se montre odieux. Judith voudrait un enfant, construire une relation durable. Bruno est incapable de prendre une décision. Les « petits hommes » ne sont pas seulement les deux garçons qu'il a eus avec Antonia, mais toute la gent masculine. Il plane sur cette parenthèse la nostalgie, subtilement évoquée, d'une cellule familiale perdue. **IR**

L'actualité éditoriale suisse / DVD / Disques / Sélection du CCS



CHRISTOPH SCHAUB
Peter Zumthor Talks About
His Work: A Biographical Collage
Scheidegger & Spiess

Né à Bâle en 1943, Peter Zumthor – auquel on doit notamment les célèbres thermes de Vals – compte parmi les figures majeures de l'architecture contemporaine. *Peter Zumthor Talks About His Work: A Biographical Collage* en offre un portrait substantiel, réalisé par le documentariste Christoph Schaub. Comme son titre l'indique, le film se fonde tout entier sur la parole de Zumthor, provenant non seulement d'archives, mais également d'entretiens inédits effectués pour la circonstance, et embrasse l'ensemble de son parcours, toujours en cours. Il en résulte un « collage biographique » très dynamique qui apporte un éclairage précieux sur la vie et l'œuvre de ce constructeur exigeant, adepte d'un minimalisme lumineux. Jérôme Provençal



CHÂTEAUGHETTO
Lost Lover
Cheptel Records

Duo lausannois formé par Léonard de Muralt (alias Arléone, au micro) et Simon Acevedo (alias L-X-N, à la production), Châteaughetto distille un hip-hop ouaté et désenchanté, avec la voix presque toujours déformée *via* autotune. Succédant à *Under Over Ground* (2016), leur deuxième album, *Lost Lover* contient pas moins de dix-neuf morceaux – dont cinq brefs interludes. Faites de rythmes inventifs et de mots incisifs, des rengaines ultra contemporaines telles que « Vie d'artiste », « Electrocute » (un petit bijou), « Booba m'a dit », « La mémoire vive » ou « Hier soir » frappent par leur justesse tonique et distanciée. Faisant écho au flou moral de toute une génération, elles semblent atteindre au cœur même de notre époque opaque. JP



JACQUES DEMIERRE
Abécédaire
Lenka lente

Suivant une ligne éditoriale d'une stimulante singularité, au croisement de la littérature et des musiques en liberté, la maison d'édition nantaise Lenka lente vient de publier un livre/disque du très aventureux pianiste et performeur suisse Jacques Demierre. Sous forme d'un abécédaire, de A comme Accordeur (ou Amour) à Z comme Zoglau (une même lettre pouvant susciter plusieurs entrées), le livre permet à Demierre d'exposer sa pratique du piano et sa poétique du son en une prose à la fois rigoureuse et sinueuse. Au centre se trouve la partition d'une pièce de poésie sonore, *Ritournelle*, basée sur la scansion et distorsion de mots rapidement répétés. Le CD joint en propose une vivace interprétation. JP



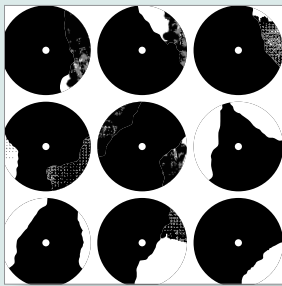
BILLIE BIRD
Les Déferlantes
Cheptel Records

Auteure-compositrice-interprète en pleine ascension, Billie Bird – Élodie Romain, de son vrai nom – franchit cet automne le cap important du premier album. Produit par Robin Girod, le boss de Cheptel Records, l'album devrait ravir tous ceux qui ont succombé à *La Nuit*, EP paru au printemps, dont émerge en particulier la chanson homonyme aux accents très bashungiens. Avec *Les Déferlantes*, Billie Bird creuse plus avant le sillon d'une pop-folk – en français dans le texte – délicatement ouvragée et légèrement teintée de soul, à laquelle sa belle voix grave confère un supplément de caractère. Pour parachever l'ensemble, elle glisse une reprise étonnante, tout en langueur(s), de « Sans contrefaçon » de Mylène Farmer. JP



REVEREND BEAT-MAN
AND THE NEW WAVE
Blues Trash
Voodoo Rhythm Records

Animé par une foi pas très catholique, Reverend Beat-Man (de son vrai nom Beat Zeller, activiste culte de la scène suisse) entretient la flamme du rock'n'roll originel – cette musique du démon – avec une fougue qui semble inextinguible. Officiant le plus souvent en one-man band, il s'est entouré d'un groupe, The New Wave, monté de toutes pièces pour fomentier son nouvel album, groupe dans lequel figurent notamment Mario Batkovic et l'excellent batteur Julian Sartorius. Conçu dans une optique de spontanéité maximale (pas plus de deux prises par morceau, pas de répétitions préalables), l'album s'intitule *Blues Trash* et propage une forte fièvre électrique en douze compositions ravageuses, de ballades caverneuses en bobinettes orageuses. JP



FRANCISCO MEIRINO
La Plainte
cave12

En activité depuis 1989, l'association genevoise cave12 s'emploie à faire découvrir le champ vaste et effervescent des musiques expérimentales aussi bien en *live*, dans sa salle de concert, que sur disque, *via* son label. *La Plainte*, dernière référence en date du label, émane de Francisco Meirino, explorateur au long cours de la sphère sonore. Puisant largement dans les archives sonores du Musée d'Ethnographie de Genève (MEG), cette pièce a été créée *live* en 2016 puis remaniée par Meirino pour la sortie en disque. Longue de 40 minutes et fourmillante de sons méthodiquement triturés, elle génère une dense jungle abstraite qui happe d'emblée et fascine durant toute la traversée. JP



ORCHESTRE TOUT PUISSANT
MARCEL DUCHAMP
Sauvage Formes
Bongo Joe/L'Autre Distribution

Groupe genevois à géométrie très variable impulsé en 2006 par le contrebassiste Vincent Bertholet, figure pivot du projet, l'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp pratique une musique farouchement libre, excentrique et énergétique, songeuse et frondeuse, quelque part entre post-punk, free jazz, afrobeat et chanson d'ailleurs. Produit comme le précédent (*Rotorotor*) par John Parish, complice au long cours de PJ Harvey, le nouvel album de cette bande à part – conçu en formation élargie – donne davantage de place aux voix et déverse une sauvage forme de pop hors standard au fil de huit morceaux joyeusement intrépides, à la fois haletants, percutants et entêtants. JP



APHROTEK
Stories
Beyond Groove Records

Sous la casquette Aphrotek se cache Elijah Reichen, jeune musicien suisse opérant au croisement du hip-hop, de l'acid-jazz, de l'électro et du funk, sous l'influence manifeste des productions de labels tels que Ninja Tune et Brainfeeder. Après avoir accroché nombre d'oreilles fureuteuses avec *Launch*, son EP inaugural sorti en 2014, il devrait se faire encore plus remarquer avec *Stories*, son premier album. Enregistré entre la Suisse et New York, avec le concours de plusieurs invités de marque (dont Meshell Ndegeocello et Mike Ladd), ce recueil de récits sonores se nourrit d'un riche passé musical pour mieux s'inscrire dans le présent, conjuguant agilité rythmique, conscience politique et sensibilité poétique. JP

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 30^e numéro
10 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Directeur de la publication :

Olivier Kaeser

Graphiste : Jocelyne Fracheboud

assistée de Sophia Mejdoub

Photographe : Printmodel, Paris

Imprimeur : Deckers&Snoeck, Gand

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois

F – 75003 Paris

+33 (0)1 42 71 44 50

lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf sur www.ccsparis.com/lephare

© Le Phare, septembre 2018

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs

L. Bruehlart, C. Dalla Torre, M. Descombes, O. Fahmy, D. Fesquet (traduction pp. 4-7, 11, 16), A. Fournier, M-P. Genecand, A. Guenot, O. Horner, É. Langlois, H. Laurent, A. Mey, I. Moisy-Cobti, R. Mounir, D. Neofetou, D. Pernet, H. Pons, J. Provençal, N. Renaude, I. Rüf, J. Vacheron, L. Veisse

Photographes et illustrateur

D. Asche, M. Benkler, C. Beutler, M. Bruggmann, P. Chinellato, M. Flury, L. Fusato, J. Henrioud, M-C. Hominal, V. Kolibäl, C. Lambelet, S. Letellier, J. Masson, L. Müller (illustration P. Bischof), P. Principe, L. Orseau, S. Rubio, D. Thébert Filliger, C. Vandenbeusch

Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

Nés en 1967 & 1964, ils vivent à Langenbruck. Ils ont exposé sur 4 continents, notamment au Musée Tinguely, Bâle (2018); Biennale de Sydney (2014); Triennale de Echigo-Tsumari, Tokamachi (2012); Centre culturel suisse, Paris (2010); Biennale de Moscou (2009); CCBB, Rio de Janeiro (2008); 21st Century Museum of Contemporary Art, Kanazawa (2004); Chiesa San Stae, Biennale de Venise (2003); Contemporary Art Center, Cincinnati (2001).

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13 h - 19 h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10 h - 18 h
samedi et dimanche : 13 h - 19 h

La librairie du CCS propose une sélection d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses en art contemporain, photographie, graphisme, architecture, littérature et jeunesse, ainsi que des CD et des DVD.

Informations

T +33 (0)1 42 71 44 50 / ccs@ccsparis.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccsparis.com
du mardi au dimanche : 13 h - 19 h
Tarifs soirées : entre 5 € et 12 €
Expositions, conférences : entrée libre

Restez informés

Programme : le programme détaillé du CCS de même que de nombreux podcasts (interviews et enregistrements de soirées) sont disponibles sur www.ccsparis.com

Newsletter : inscription sur www.ccsparis.com ou newsletter@ccsparis.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Direction jusqu'à fin septembre
et programmation jusqu'en décembre :

Olivier Kaeser

Direction dès début octobre :

Jean-Marc Diébold

Administration : Dominique Martin

Communication : Léopoldine Turbat

Production : Celya Larré

Technique : Kevin Desert et Gaël Angelis

Librairie : Emmanuelle Brom,

Dominique Koch et Dominique Blanchon

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

Le Centre culturel suisse est une antenne de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris

— **Les avantages**

Entrée gratuite aux activités

organisées par le CCS.

Tarifs préférentiels sur les publications

éditées par le CCS.

Participation aux voyages

des amis du CCS.

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €

Cercle des bienfaiteurs : 150 €

Cercle des donateurs : 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse

32, rue des Francs-Bourgeois

F – 75003 Paris

www.ccsparis.com

— **Prochain voyage**

2 et 3 novembre 2018 :

Paris et région parisienne

Visites spéciales de l'appartement-atelier de Le Corbusier,

du Musée départemental Albert Kahn,

de la Fondation Arp,

du Cyclop,

de la maison-atelier de Hans-Walter Müller,

de l'Institut Giacometti,

de Lafayette Anticipations,

du Palais de Tokyo,

du Centre culturel suisse,

en compagnie d'Olivier Kaeser

et d'autres intervenants.

Programme sous réserve.

Informations et inscriptions sur

www.ccsparis.com/amis-du-ccs



Le Cyclop de Jean Tinguely © Association Le Cyclop – CNAP.
Photo : Régis Grman

Partenaires média



l'Inrockuptibles



Slash

étapes :

Mouvement

Partenaires institutionnels



Partenaire des vernissages
et des soirées



THE

BH

Julius Bär

#ITSALLDESIGN 20.9.18 – 6.1.19



Graphisme chrisgautschi.ch

mudac MUSÉE DE DESIGN
ET D'ARTS APPLIQUÉS
CONTEMPORAINS

10
ANNÉE